

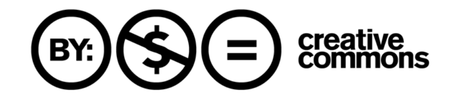
Revue théologique de Louvain

La Bible latine des origines au moyen âge. Aperçu historique, état des questions (Première partie)

Pierre-Maurice Bogaert

Abstract

What we call Vetus Latina (the ancient latin translation of the greek Bible, Septuagint and New Testament), was called by the latin Fathers Vulgate. It is only since the Carolingians that the latin versions by Jerome, based on the hebrew text, prevailed in a conclusive way. At the end of this long process, the Vulgate, authenticated by the Council of Trent, closes the long Une of books, transmitted by the ancient Fathers who held it from the greek, and the Jérôme works, trying to be faithful to the veritas hebraica but nevertheless limited (the books of the Hebrew Bible, Tobith, Judith, the Gospels) . Thus the history of the latin Bible which the present synthesis tries to describe, enhancing it with bibliographical notes, especially for the Old Testament, less studied in this respect.



Revue théologique de Louvain, 19, 1988, 137-159.
Pierre-Maurice BOGAERT

La Bible latine des origines au moyen âge

Aperçu historique, état des questions*

La transmission du texte de la Bible incorpore, de manière plus ou moins délibérée, des éléments de l'interprétation que chaque génération

* La présente étude devant être répartie sur deux numéros de la revue, nous croyons utile d'en indiquer au départ le plan d'ensemble:

Abréviations: AGLB: *Aus der Geschichte der lateinischen Bibel*, Fribourg-en-Br.; BBL: *Bulletin de la Bible latine*, tomes V et VI du *Bulletin d'ancienne littérature chrétienne latine*, annexé à la *Revue bénédictine*; BVR: *Biblia Sacra iuxta Latinam Vulgatam versionem ad codicum fidem*, Rome; CBL: *Collectanea Biblica Latina*, Rome; CCL: *Corpus Christianorum, Series Latina*, Turnhout; CSEL: *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*, Vienne; TAB: *Texte und Arbeiten*, Beuron; TU: *Texte und Untersuchungen*, Leipzig, Berlin; VL suivi d'un numéro: sigle des manuscrits vieux latins dans le système de Beuron; VLB: *Vetus Latina. Die Reste der altlateinischen Bibel*, Fribourg-en-Br. – Les travaux de dom Bonifatius Fischer regroupés dans AGLB 11 et 12 seront cités au plus

en propose. Une histoire de l'exégèse au temps des Pères et surtout au moyen âge – car la documentation est plus importante – devrait comporter un chapitre sur les manuscrits bibliques. On y montrerait que bien des particularités éditoriales (préfaces, sommaires ou *capitula*, divisions) sont issues du travail des commentateurs ou l'ont conditionné. La prolifération des petites Bibles «de poche» à partir du XIII[e] s. – ce n'est qu'un exemple en passant – correspond à un mode universitaire et privé, et non plus monastique ou communautaire, d'utilisation de l'Écriture.

Mais en même temps que l'aspect extérieur des Bibles change, leur contenu aussi se modifie. Alors que les Pères de l'Église, et saint Jérôme en personne, utilisent une Bible latine traduite du grec, y compris pour l'Ancien Testament, les versions latines faites par le même Jérôme sur l'hébreu prévalent définitivement ou presque à partir des carolingiens. La *vulgata* des Pères latins, c'est la Bible grecque, Septante et Nouveau Testament, ainsi que sa traduction latine[1]. Au terme du processus, la Vulgate reconnue à Trente est – il est permis provisoirement de faire bref – un compromis entre la liste longue des livres léguée par les Pères d'une part, et les traductions hiéronymiennes d'autre part.

Avant de retracer les grandes lignes de cette histoire, il ne sera pas inutile de faire une revue des travaux sur lesquels le présent aperçu repose et qu'il vise à prolonger[2].

Il importe d'abord d'observer une différence entre le Nouveau Testament et l'Ancien. A toutes les époques, qu'il s'agisse de citations ou de manuscrits, le Nouveau Testament est beaucoup plus abondamment copié, cité, utilisé que l'Ancien, ce qui complique de manière redoutable la tâche des éditeurs du Nouveau Testament. Pour certains versets des Épîtres pauliniennes, le nombre des citations atteint des chiffres record[3].

bref d'après la réimpression; quand cela paraît utile, nous signalons la date de la première publication.

[1] Voir ci-dessous: IV. *Vers une autre Vulgate*, dans la suite de cet article à paraître dans la prochaine livraison.

[2] Cet article ne peut mentionner que les travaux les plus importants; pour une bibliographie plus complète, voir BBL V (1955-1973) et VI (en cours de parution); ce bulletin paraît à peu près tous les deux ans dans la *Revue bénédictine*, avec pagination séparée. J'ai utilisé aussi une *Introduction bibliographique à l'étude de la Bible au moyen âge* (dact.) compilée par A. Vernet et distribuée lors d'une séance du XII[e] Colloque d'Humanisme médiéval, à Paris, en janvier 1984. Pour suivre les travaux en cours, on consultera le *Bericht* annuel du *Vetus Latina Institut* de Beuron.

[3] Pour plusieurs des versets de Ph 2,5-11, il y a jusqu'à 1 200 citations; voir aussi 1 Tm 2,5 (VLB 25/1, p. 449-458).

Dans l'Ancien Testament, seul le Psautier peut rivaliser. Qu'en sera-t-il de l'Évangile selon saint Matthieu? Mais le Nouveau Testament soulève, dans l'ensemble, moins de questions difficiles (le Canon, par exemple), et il a été beaucoup plus étudié. Deux exposés assez récents qui, à beaucoup d'égards, se complètent proposent une synthèse satisfaisante. Qui utilise simultanément le long article de Bonifatius Fischer, *Das Neue Testament in lateinischer Sprache*, paru d'abord en 1972[4], et les pages que l'ouvrage de Bruce M. Metzger, *The Early Versions of the New Testament*[5], avec la collaboration de dom Fischer, consacre en 1977 au même sujet, dispose de l'information de base nécessaire pour s'orienter personnellement et des indications bibliographiques les plus importantes.

Le cas de l'Ancien Testament est différent. L'attestation manuscrite de la vieille version latine faite sur le grec est souvent assez réduite, et les citations patristiques sont plus rares. Les questions soulevées sont, en revanche, plus complexes et moins étudiées. L'histoire de la Septante est moins connue que celle du Nouveau Testament grec, elle s'étend sur un laps de temps plus long, elle diffère singulièrement selon qu'il s'agit du Pentateuque ou des deutérocanoniques. A l'heure présente, il n'y a pas de synthèse à jour sur les versions latines de l'Ancien Testament. Sans pouvoir faire ici un exposé systématique des problèmes posés par chaque livre, c'est surtout dans l'Ancien Testament que je chercherai des exemples. Les articles de Philipp Thielmann[6], de Peter Corssen[7] et de Bernard Botte[8] laissent entrevoir la complexité du sujet.

Un point de vocabulaire doit être précisé sans retard. Qu'entend-on exactement par *vetus latina* (ou: vieille latine) et, corrélativement, par

[4] B. FISCHER, *Das Neue Testament in lateinischer Sprache. Der gegenwärtige Stand seiner Erforschung und seine Bedeutung für die griechische* dans K. ALAND (éd.), *Die alten Übersetzungen des Neuen Testaments, die Kirchenväterzitate und Lektionare* (coll. *Arbeiten zur neutestamentlichen Textforschung*, 5), Berlin, New York, 1972, p. 1-92, réimprimé avec quelques mises à jour dans AGLB 12, p. 156-274.

[5] B.M. METZGER, *The Early Versions of the New Testament. Their Origin, Transmission and Limitations*, Oxford, 1977, p. 10-36, 285-374, 461-464 (les p. 362-374 et 461-464 sont de B. FISCHER).

[6] Ph. THIELMANN, *Bericht über das gesammelte handschriftliche Material zu einer kritischen Ausgabe der lateinischen Übersetzungen biblischer Bücher des Alten Testamentes*, dans *Sitzungsberichte ... München*, Philos.-philolog. u. hist. Cl., 1899, II, p. 205-243.

[7] P. CORSSEN, *Bericht über die lateinischen Bibelübersetzungen*, dans *Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Altertumswissenschaft*, t. 27, 1899, p. 1-82.

[8] B. BOTTE, art. *Latines (versions) antérieures à S. Jérôme*, dans *Dictionnaire de la Bible. Supplément*, t. V, fasc. 25, 1952, col. 334-347.

Vulgate? La suite de l'exposé montrera l'évolution sémantique au cours de l'histoire. Ici il suffit de définir l'usage actuel. On appelle *vetus latina*, vieille (version) latine ou *Old Latin*, les versions latines non hiéronymiennes lorsqu'elles remontent à l'époque patristique; il peut arriver que certains états de la vieille latine soient postérieurs à Jérôme, mais dans son principe la *vetus latina* est antérieure[9]. On désigne du nom de Vulgate, depuis le XVIe s., la forme de texte devenue telle – c'est-à-dire «commune» – à partir de l'époque carolingienne. La Vulgate au sens moderne comporte les traductions de Jérôme sur l'hébreu (sauf pour le Psautier), sa traduction de Tobie et de Judith, sa révision des Évangiles et sa révision du Psautier sur l'édition hexaplaire d'Origène; les textes des autres deutérocanoniques et du reste du Nouveau Testament sont des révisions anciennes, non hiéronymiennes, de la *vetus latina* devenues vulgates par diverses voies. Les révisions hexaplaires faites par Jérôme pour certains livres ne sont ni vulgates (sauf le Psautier), ni vieilles latines, du moins dans l'usage courant. Hiéronymien et vulgate sont donc des adjectifs qui ne se recoupent que partiellement et ne sont pas synonymes. Tout ce qui est vulgate n'est pas hiéronymien, et tout ce qui est hiéronymien n'est pas vulgate.

La frontière entre vulgate et *vetus latina* est surtout apparente lorsqu'elle distingue une version de saint Jérôme sur l'hébreu et l'ancienne version correspondante sur le grec. Dans ce cas, le génie de l'hébreu et le style de Jérôme se conjuguent pour donner une version dont le vocabulaire et la syntaxe se distancient nettement des diverses formes de la *vetus latina*, presque toujours littéralement fidèles au grec. Ailleurs, dans le Nouveau Testament et dans les livres grecs de l'Ancien, il s'agit seulement de révisions. Même la touche de Jérôme (Évangiles, Psautier hexaplaire) peut alors être invisible, surtout sur un court passage. A fortiori, les révisions plus discrètes qui sont à l'origine de la Vulgate d'autres livres ne sont saisissables que sur des tranches assez longues et au prix d'analyses fines. Ne l'oublions pas non plus, la version devenue vulgate n'a été au départ, pour chaque livre ou groupe de livres, qu'une version parmi d'autres, et les contaminations ont joué dans tous les sens.

L'histoire de la Vulgate ne fait donc que commencer avec saint Jérôme. Et pour comprendre son aboutissement, la Bible Sixto-Clémentine de 1592, il faut la suivre tout au cours du moyen âge.

[9] Il faut d'autant plus compter avec des révisions assez tardives de la vieille version latine que les traductions de saint Jérôme ont été lentes à s'imposer.

L'examen des Bibles latines manuscrites, outre l'éclairage qu'il apporte à l'exégèse médiévale et à ses méthodes, procure aussi des documents décisifs pour l'époque la plus ancienne: textes vieux latins, anciennes préfaces, *capitula*, etc. Dans ce domaine, le premier travail de synthèse a été accompli par Samuel Berger (1843-1900) dont l'œuvre majeure, *Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du moyen âge*, parue en 1893[10], n'a pas encore été remplacée. Nombreux sont ceux qui, avant lui, s'étaient intéressés en biblistes aux vieilles versions latines et aux traductions hiéronymiennes. Et voilà qu'un médiéviste doublé d'un bibliste s'efforçait de suivre le mouvement dans le temps. Les noms de J.P.P. Martin[11], de E. Mangenot[12], de Friedrich Stummer[13] méritent également une mention. D'innombrables travaux de détail parus depuis sur la Bible médiévale, sur les manuscrits en particulier, demanderaient à être inventoriés et mis en rapport avec les progrès faits dans l'étude de l'exégèse médiévale et de ses méthodes. Toutes les disciplines au service du livre apportent leur concours, paléographie, codicologie, enluminure, etc. Elles permettent de localiser, de dater, de mieux saisir le cadre intellectuel[14].

A l'heure qu'il est, la Bible latine n'est étudiée que dans quelques centres. L'édition critique de la Vulgate du Nouveau Testament s'est achevée à Oxford en 1954, sous la responsabilité du John Wordsworth (1843-1911), de Henry Julian White (1859-1934) et Hedley Fr. Davis Sparks. Celle de la Vulgate de l'Ancien Testament approche de la fin. Les moines de l'Abbazia San Girolamo (Rome), surtout Henri Quentin (1872-1935), Robert Weber (1904-1980), Jean Gribomont (1920-1986), Henri de Sainte-Marie, Jean Mallet, André Thibaut ont publié au total dix-sept volumes (1926 à 1987), et ils préparent l'édition des Maccabées, sur quoi l'Ancien Testament sera terminé. Les *Collectanea Biblica*

[10] S. BERGER, *Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du moyen âge*, Nancy, 1893; réimpr. Hildesheim, Olms, 1976.

[11] J.P.P. MARTIN, *La Vulgate latine au XIIIe siècle d'après Roger Bacon*, dans *Le Muséon*, t. 7, 1888, p. 88-107, 169-196, 278-291, 381-393; *Le texte parisien de la Vulgate latine*, dans *Le Muséon*, t. 8, 1889, p. 444-466; t. 9, 1890, p. 55-70, 301-316; *Saint Étienne Harding et les premiers recenseurs de la Vulgate latine, Théodulfe et Alcuin*, dans *Revue des sciences ecclésiastiques*, VIe série, t. 4 (54), 1886, p. 511-561; t. 5 (55), 1887, p. 5-44, 97-115, 213-238 (et en un vol., Amiens, 1887, 140 p.).

[12] E. MANGENOT, *Histoire de la Vulgate*, Amiens, 1893, 51 p. (extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*), et diverses contributions au *Dictionnaire de la Bible*.

[13] F. STUMMER, *Einführung in die lateinische Bibel. Ein Handbuch für Vorlesungen und Selbstunterricht*, Paderborn, 1928.

[14] Voir note 2.

Latina, textes et études publiés parallèlement, attestent quelque chose de la somme de travail préparatoire à la grande édition[15].

Remettant sur le métier l'œuvre impressionnante des mauristes (Jean Martianay, Thierry Ruinart et surtout Pierre Sabatier)[16], les bénédictins de Beuron, sur le Haut-Danube, ont entrepris depuis 1949 la tâche gigantesque d'éditer critiquement les restes de l'ancienne version latine (et accessoirement la Vulgate qui n'en est souvent qu'une forme). Pour cela, ils pouvaient s'appuyer sur le fichier des citations bibliques chez les Pères latins, légué par l'abbé Josef Denk (1849-1927) et constamment tenu à jour, ainsi que sur l'expérience de Alban Dold (1882-1960) en matière de manuscrits et de palimpsestes. De 1951 à 1987, ont paru la Genèse et la Sagesse pour l'Ancien Testament, les Épîtres catholiques et quelques Épîtres pauliniennes (Éphésiens à Philémon). Le Siracide (W. Thiele), l'Épître aux Hébreux (H.J. Frede) et, avec la collaboration du *Centre de recherches sur la Bible latine* (Université catholique de Louvain), Isaïe (R. Gryson) ont commencé de paraître en fascicules en 1986. Les introductions des divers livres publiés et les travaux édités dans la collection parallèle *Aus der Geschichte der lateinischen Bibel* révèlent à quel point sont imbriquées dans leur application les disciplines déjà mentionnées et d'autres, depuis l'histoire du texte, hébreu, grec et latin, de la Bible, jusqu'à la littérature médiévale, en passant évidemment par la patristique. Les patrologues sont d'ailleurs les premiers bénéficiaires du travail accompli; les biblistes et les médiévistes suivent de près.

L'éditeur de la *vetus latina*, lui, engagé nécessairement dans une œuvre de longue haleine, doit conjuguer le savoir du bibliste, l'expérience du patrologue, la largeur de vue du médiéviste. L'aperçu qui suit fera constamment appel à leur compétence.

L'histoire des versions latines de la Bible comporte trois phases principales: la traduction en latin de la Bible grecque; les traductions de saint Jérôme; la constitution progressive d'une Bible latine à dominante hiéronymienne qui, depuis le IXe s., deviendra de fait une vulgate et, à

[15] Voir J. GRIBOMONT, *Les éditions critiques de la Vulgate*, dans *Studi medievali*, IIIe série, t. 2, 1961, p. 363-377.

[16] *Bibliorum Sacrorum Latinae versiones antiquae, seu Vetus Italica, et caetera quaecunque in codicibus mss. et antiquorum libris reperiri potuerunt quae cum Vulgata latina et cum textu graeco comparantur* ... opera et studio D. Petri SABATIER, Reims, 1743, 3 vol. (= Paris, 1751, 6 vol.); réimpr. Munich et Turnhout, 1976, 3 vol. – Sur l'histoire, voir P.-M. BOGAERT, art. *Sabatier (Pierre)*, dans *Dictionnaire de la Bible. Supplément*, t. X, fasc. 58, 1985, col. 1127-1131.

partir du XVIe s., s'appellera la Vulgate. Entre la deuxième et la troisième phases, il sera utile d'intercaler un exposé sur la modification de l'aspect extérieur des Bibles entre le VIe et le IXe siècle. Forme et contenu, nul ne l'ignore, réagissent l'un sur l'autre.

I. La Bible grecque traduite en latin[17]

A. *Les origines*

Dans les premiers siècles de la diffusion du christianisme, la langue vernaculaire du monde méditerranéen était le grec, même à l'Ouest. Les Églises lisaient donc l'Ancien Testament selon la Septante et le Nouveau en grec. Lorsque la nécessité s'en fit sentir – sans doute dès le milieu du IIe s. en Afrique romaine[18] – la Bible fut traduite du grec en latin. Il n'est pas rare que Tertullien, qui traduit aussi directement le grec, utilise une version disponible dont certaines particularités se sont perpétuées tout au long de l'histoire de la Bible latine. Ainsi en 2 Tm 2,17, ὡς γάγγραινα νομὴν ἕξει est rendu chez Tertullien *serpentes uelut cancer*. Le *serpentes*, qui est une trouvaille inattendue, est attesté, sous la forme *serpit*, dans toute la tradition latine[19], et c'est d'elle vraisemblablement que Tertullien l'a tirée. Dès 180, les *Acta martyrum* mentionnent des livres saints qui, en Afrique, devaient être latins[20].

Jusqu'à preuve du contraire, je tiens pour une origine africaine, plutôt que romaine ou italienne. L'efflorescence de la littérature chrétienne non biblique de langue latine en Afrique au IIIe s. la rend en effet beaucoup plus vraisemblable, tandis qu'à Rome l'on n'observe rien de comparable. Il est légitime de postuler un certain parallélisme entre littérature d'origine et littérature de traduction.

Origine africaine donc, et chrétienne plutôt que juive. Pour l'Ancien Testament, et en particulier pour le Pentateuque, une origine juive doit être envisagée. On peut tenir pour assuré que certaines communautés juives d'Afrique parlaient latin à l'époque de Tertullien et plus tard, et

[17] Voir les contributions de nombreux spécialistes dans J. FONTAINE et Ch. PIETRI (éd.), *Le monde latin antique et la Bible*, dans *Bible de tous les temps*, t. 2, Paris, 1985.

[18] Les arguments que l'on peut faire valoir pour une origine romaine sont incertains et isolés (traduction d'*Hermas* et de l'*Épître de Clément*); ils ont été réunis et prudemment évalués par Peter LAMPE, *Die stadtrömischen Christen in den ersten beiden Jahrhunderten* (coll. *Wissenschaftlichen Untersuchungen zum Neuen Testament*, 2. Reihe, 18), Tubingue, 1987, p. 117-119.

[19] VLB 25, s.v. (éd. H.J. FREDE).

[20] Voir ci-dessous n. 81 (dans la prochaine livraison).

rien n'empêchait que les chrétiens, si des traductions juives existaient, s'en soient servis eux-mêmes. Toutefois le fait n'est pas sûr, et la preuve est difficile[21]. En voici un exemple.

On admettra volontiers que les premiers traducteurs latins de la Bible (certains pouvaient être issus du judaïsme) ont utilisé à l'occasion le vocabulaire spécifique du judaïsme de langue latine. Ainsi Tertullien et Augustin attestent que les Juifs de leur entourage désignaient la veille des sabbats et des fêtes (προσάββατον ou παρασκευή en grec) du nom typiquement latin de *cenapura*[22]. Les témoins africains et des témoins européens[23] des Évangiles ont utilisé et gardé cet usage en Mt 27,62; Mc 15,42; Lc 23,54; Jn 19, 14.31.42. Progressivement, les manuscrits européens remplacent *cenapura* (avec *cena* indéclinable dans les meilleurs) par *parasceue*, qui est un judéo-hellénisme, ou par *praeparatio*.

Si le mot *cenapura* s'était trouvé seulement dans des livres de l'Ancien Testament, on aurait pu conclure à une origine juive. Il se retrouve effectivement en Jdt 8,6 dans une partie importante et excellente de la tradition manuscrite vieille latine, et il doit être original. Mais l'explication qui vaut pour les Évangiles peut valoir aussi, quoique pas nécessairement, pour le livre deutérocanonique de Judith.

L'histoire de la *vetus latina* de l'Ancien Testament en Afrique est à ce point liée, dès ses origines, à celle du Nouveau que, jusqu'à preuve du contraire, on tiendra de préférence une origine chrétienne de l'Ancien

[21] L'emploi du latin par des communautés juives d'Afrique est prouvé par l'épigraphie et les témoignages sur *cenapura* (ci-dessous). L'existence de traductions latines juives de la Bible a été soutenue par D.S. BLONDHEIM, *Les parlers juifs judéo-romans et la* vetus latina. *Étude sur les rapports entre les traductions bibliques en langue romane des juifs au moyen âge et les anciennes versions*, Paris, 1925; à pondérer par L. BLAU, *The Relation of the Bible Translations of the Jews in Romance Language to the Ancient Versions and the Jewish Inscriptions in the Catacombs*, dans *The Jewish Quarterly Review, N.S.*, t. 19, 1928-1929, p. 157-182, et par F. STUMMER, *Die lateinische Bibel vor Hieronymus und das Judentum*, dans *Theologie und Glaube*, t. 19, 1927, p. 188-199; voir aussi U. CASSUTO, *The Jewish Translation of the Bible into Latin and its Importance for the Study of the Greek and the Aramaic Versions*, dans U. CASSUTO, *Biblical and Oriental Studies*, Jérusalem, 1973, p. 285-298 (paru en hébreu en 1949); Ch. AZIZA, *Tertullien et le judaïsme*, Paris, 1976, p. 40-41; J. DANIÉLOU, *Les origines du christianisme latin*, Paris, 1978, p. 21-22 (et BBL VI, n° 250, p. [94]). Si l'on pouvait montrer, à l'aide de Tertullien par exemple, que la traduction latine de l'A.T. est antérieure à celle du Nouveau, l'on tiendrait la preuve. Mais je doute que cela soit possible: Tertullien connaît déjà, sans l'utiliser toujours, une version latine du N.T.

[22] D.S. BLONDHEIM, p. XXX, n. 1 et 2, p. LIX-LX.

[23] Voir les quatre volumes de l'*Itala* des Évangiles, dus aux soins de A. JÜLICHER, W. MATZKOW et K. ALAND (Matthieu, 1972²; Marc, 1970²; Luc, 1976²; Jean, 1963), Berlin, De Gruyter.

Testament latin. D'ailleurs, au IIᵉ et au IIIᵉ s. de notre ère, les Juifs se seraient-ils encore contentés d'une version de la Septante[24]?

Avec l'œuvre de saint Cyprien, évêque de Carthage au milieu du IIIᵉ s., le terrain est plus ferme. Lorsqu'il cite l'Écriture longuement, à livre ouvert, dans l'*Ad Fortunatum* et surtout dans les *Libri III ad Quirinum* communément appelés *Testimonia*, il le fait selon une version latine qui est, au moins parfois, une révision et qui a donc déjà une histoire complexe[25].

Par ailleurs, les *Libri III ad Quirinum* ont eux-mêmes une histoire, et leur homogénéité n'est pas absolue. Le texte que dom R. Weber en a donné permet de travailler sur une base matériellement sûre. L'éditeur n'a cependant proposé que «sous toute réserve» l'histoire de sa tradition, dans laquelle il distingue sept groupes de témoins[26]. Un de ces groupes (*b*, WOD) permet de reconnaître un ensemble vraisemblablement cohérent de neuf interpolations anciennes. L'évaluation du texte biblique de Cyprien doit tenir compte d'une telle observation[27]. La composition elle-même du recueil en trois livres soulève des questions délicates: il y a deux préfaces, en tête du livre I et en tête du livre III. Faut-il supposer, avec P. Monat, que l'auteur des livres I et II (Cyprien?) aurait utilisé une source particulière qui aurait servi également à Lactance[28]?

Quoi qu'il en soit, les citations scripturaires de Cyprien constituent un ensemble solide pour établir les caractéristiques du texte de la Bible

[24] On restera ouvert cependant à toute observation orientant vers une origine ou une utilisation juive. La *vetus latina* de Jdt 8,6, dans la forme très particulière du *Complutensis*, atteste l'existence d'un calendrier des fêtes juives (*diebus festis qui in memoriale domus Srahel scripti sunt*) qui rappelle la *Megillat taanit*; voir P.-M. BOGAERT, *La version latine de Judith dans la première Bible d'Alcala*, dans *Revue bénédictine*, t. 78, 1968, p. 7-32, 181-212, spéc. p. 22. Un tel détail n'a pu être ajouté qu'en milieu juif.

[25] D. DE BRUYNE l'a montré pour les Évangiles en 1910, et Bonifatius FISCHER souscrit (AGLB 12, p. 197 et n. 90); pour le Siracide, voir W. THIELE, dans VLB 11/1, p. 151; pour les Actes, M.-E. BOISMARD et A. LAMOUILLE, *Le texte occidental des Actes des Apôtres*, Paris, 1984, t. I, p. 65.

[26] *Sancti Cypriani Episcopi Opera*. I. *Ad Quirinum, Ad Fortunatum*, éd. R. WEBER (CCL 3), Turnhout, 1972, p. LVIII.

[27] Cyprien écrit bien *Malachias*; mais l'interpolateur antique *Malachichel*, ainsi que quelques autres Pères. C.H. Turner avait vu cela très tôt, mais il faut le répéter (*Prolegomena to the Testimonia of St Cyprian*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. 6, 1904-1905, p. 246-270, voir p. 254).

[28] P. MONAT, *Les testimonia bibliques de Cyprien à Lactance*, dans J. FONTAINE et C. PIETRI (éd.), *Le monde latin antique et la Bible*, dans *Bible de tous les temps*, t. 2, Paris, 1985, p. 499-507.

africaine au milieu du IIIe s. et même pour mettre en évidence quelques aspects de son organisation matérielle[29]. Ainsi la numérotation des psaumes y diffère des numérotations connues en hébreu et en grec[30].

B. *Unité et diversité*

Les manuscrits bibliques et les citations patristiques révèlent la très grande inconstance de la *vetus latina*. Les variantes de vocabulaire sont innombrables; les différences de fond sont fréquentes. Augustin après Jérôme jugeait sévèrement cette *vitiosissima varietas*. Mais, si l'on met à part quelques cas particuliers, ces différences ne prouvent pas une pluralité de traducteurs pour un livre donné. Les ressemblances sont trop caractéristiques et nombreuses; les divergences manifestent le plus souvent des révisions ponctuelles. La continuité se marque surtout là où la première traduction latine a réussi une approximation heureuse pour rendre une tournure du grec et où la suite de la tradition n'a fait que suivre. Ainsi, en Sg 5,2, ἐπὶ τῷ παραδόξῳ τῆς σωτηρίας[31] est rendu, au moins depuis Cyprien, par *in subitatione insperatae salutis*. Cette jolie redondance s'est maintenue, non sans quelques corruptions, mais sans révision. Ces cas sont assez rares, car en règle générale le latin se prête bien à suivre le grec mot pour mot.

Les citations de Novatien (vers 250) ne permettent pas de démontrer l'existence d'une traduction européenne (romaine) indépendante de l'africaine. Le recours à des *testimonia* peut rendre compte de quelques divergences majeures[32]. Les liturgistes savent bien que la latinisation de la communauté chrétienne de Rome, assez lente, n'a été complète que sous le Pape Damase[33].

L'histoire de la traduction latine de la Bible grecque est donc celle de ses révisions, révisions d'une part selon des modèles grecs différents de ceux utilisés par le premier traducteur, révisions du latin lui-même d'autre part, du vocabulaire surtout, en vue de suivre l'évolution de la langue ou la diversité des usages.

[29] C.H. Turner a rassemblé les indications à ce sujet dans l'article cité à la note 27.

[30] En dernier lieu, P.-M. BOGAERT, *L'ancienne numérotation africaine des Psaumes et la signature davidique du Psautier (Ps 151)*, dans *Revue bénédictine*, t. 97, 1987, p. 153-162.

[31] VLB 11/1 (éd. W. THIELE), s.v.

[32] Le thèse de A. D'ALÈS (*Vetus Romana*, dans *Biblica*, t. 4, 1923, p. 56-90) n'est plus suivie; voir entre autres E. LUPIERI, *Novatien et les* Testimonia *d'Isaïe*, dans *Studia Patristica*, t. 17 (éd. E.A. LIVINGSTONE), Oxford, 1982, t. 2, p. 803-807.

[33] Voir la note 18, et B. FISCHER, AGLB 12, p. 164-166 et les notes.

1. *Révisions sur le grec*

Assez souvent, la première traduction latine a été faite sur des témoins grecs très différents des textes qui seront reçus au IVᵉ s. Pour le Nouveau Testament, ce texte est celui que l'on appelle improprement «occidental»[34]. Pour l'Ancien Testament, la situation est complexe et varie de livre à livre. Non seulement la première traduction a pu être faite sur un texte différent de celui ou de ceux qui seront à la mode au IVᵉ s., mais il n'est pas rare non plus que le latin atteste, seul ou avec le copte, une forme perdue du grec[35]. Plusieurs livres reproduisent des variantes nombreuses et caractéristiques du grec dit lucianique, du nom de Lucien d'Antioche, martyr vers 310, variantes presque toujours bien antérieures à cette date et remontant, dans certains cas, à la plus ancienne forme du grec (*Old Greek*). De quelque étiquette que l'on couvre les particularités de la première version latine, elles sont souvent qualitativement intéressantes. Plus la situation est complexe en grec, plus elle le sera en latin, car les révisions peuvent jouer en sens divers. Et plus le modèle grec choisi au départ est éloigné du ou des textes reçus, plus caractérisées seront les campagnes successives de révision.

De tout ceci il ressort qu'à l'époque patristique les versions latines de la Bible n'ont pas une autorité indépendante; celle-ci tient à leur modèle, grec en l'occurrence. *Mutatis mutandis*, leur statut était celui des traductions de la Bible dans le monde francophone aujourd'hui. L'usage liturgique et la mémorisation des textes freinèrent toutefois le changement, ainsi pour le Psautier et même pour la coloquinte de Jonas[36].

Une conséquence immédiate de ces observations est l'importance de la *vetus latina* pour l'histoire de la Septante et, inversement, la nécessité d'une connaissance de première main de la tradition de la Septante pour comprendre l'histoire de la *vetus latina*. Il faudra y revenir à l'aide de quelques exemples.

[34] L. VAGANAY et C.-B. AMPHOUX, *Initiation à la critique textuelle du Nouveau Testament*, Paris, 1986, p. 160-161.

[35] Les exemples ne sont pas rares, Tobie et Esther, parmi d'autres. Il arrive que l'on puisse rejoindre par là une forme de l'hébreu très ancienne et meilleure que l'hébreu massorétique. Je retiens ici, pour son titre évocateur, l'article de J.C. TREBOLLE BARRERA, *From the «Old Latin» through the «Old Greek» to the «Old Hebrew»*, dans *Textus*, t. 11, 1984, p. 17-36 (particulièrement sur IV Règnes).

[36] P. (= B.) CAPELLE, *Le texte du Psautier latin en Afrique* (CBL 2), Rome, 1913, p. 142-143, note 2. Sur Jonas 4,6, voir Y.-M. DUVAL, dans son annotation à JÉRÔME, *Commentaire sur Jonas* (coll. *Sources Chrétiennes*, 323), Paris, 1985, p. 297-303 et 419-420.

2. *Changements dans le vocabulaire*

Simultanément, on observe un changement progressif dans le vocabulaire. Certains termes techniques, certains mots courants, certains mots outils sortent de l'usage, ainsi *cenapura* au profit de *parasceue*, *sermo* au profit de *uerbum*, *sacramentum* au profit de *mysterium*[37], *itaque* au profit de *ergo* et *igitur*[38]. Au départ, l'usage peut être dit africain; au terme, il est européen, d'où la répartition des manuscrits des Évangiles dans l'édition de Jülicher-Matzkow-Aland entre témoins de l'*afra* et de l'*itala*[39]. La modification tient autant à la chronologie qu'à la géographie. Le texte «européen» ne mit pas longtemps à revenir en Afrique, ainsi qu'il ressort des citations de saint Augustin[40].

3. *Reconstitution des types de textes*

L'utilisation simultanée de ces deux ordres d'observations permet au chercheur de distinguer quelques stades marqués dans l'histoire du texte, stades attestés dans la majorité des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ou dans l'un ou l'autre seulement. En suivant l'usage du *Vetus Latina Institut* de Beuron dans les livres déjà édités, on retiendra les stades ou types suivants: le texte africain ancien (Cyprien surtout), sigle: **K**; un texte africain plus évolué, sigle **C**; un texte européen ancien (Lucifer de Cagliari), sigle **D** dans les Épîtres; un autre texte italien, à l'intérieur duquel on peut parfois distinguer des textes particuliers, le

[37] Sur l'évolution du vocabulaire et les caractéristiques africaines et européennes, l'ouvrage de Hans VON SODEN, *Das lateinische Neue Testament in Afrika zur Zeit Cyprians* (TU 33), Leipzig, 1909, reste fondamental. Sur le Psautier, voir P. CAPELLE (cité à la note 36); sur Gn-Jg, voir A.V. BILLEN, *The Old Latin Texts of the Heptateuch*, Cambridge, 1927; sur les Épîtres johanniques et sur 1 P, voir W. THIELE, *Wortschatzuntersuchungen zu den lateinischen Texten der Johannesbriefe* (AGLB 2), Fribourg-en-Br., 1958, et, du même, *Die lateinische Texte des 1. Petrusbriefes* (AGLB 5), Fribourg-en-Br., 1965. Des listes de mots placées à la fin de certaines éditions et de nombreuses études particulières seraient à mentionner, dont il faut cependant toujours examiner préalablement les présupposés méthodologiques.

[38] D.C. PARKER, *The Translation of OYN in the Old Latin Gospels*, dans *New Testament Studies*, t. 31, 1985, p. 252-276.

[39] Voir note 23. – Le long débat sur l'*Itala* a perdu aujourd'hui tout intérêt; il est préférable cependant d'éviter le terme.

[40] On ne peut plus défendre aujourd'hui la thèse d'une révision de la Bible latine par Augustin, telle que la présentait jadis D. DE BRUYNE; tout au plus a-t-il pu intervenir ponctuellement ci ou là. Voir par exemple H.J. FREDE, *Die Zitate des Neuen Testaments bei den lateinischen Kirchenvätern*, dans K. ALAND (éd.), *Die alten Übersetzungen des Neuen Testaments, die Kirchenväterzitate und Lektionare* (coll. *Arbeiten zur neutestamentlichen Textforschung*, 5), Berlin, 1972, p. 455-478, spéc. p. 466 (bibliographie).

milanais et l'augustinien par exemple, sigles: **I**, **M** et **A**. Pour plus de détail, on recourra à l'édition elle-même.

La victoire des traductions de Jérôme selon l'hébreu, acquise dès 800, et le succès, vraisemblablement plus accidentel, de quelques autres textes non révisés par Jérôme ont entraîné bientôt la disparition de presque tous les témoins non conformes.

C. *Les témoins de la* vetus latina

Les sources de notre connaissance de la *vetus latina* sont les suivantes:

1. *Les citations dans la littérature patristique*[41] *et parfois même dans les écrits médiévaux*[42]. Particulièrement importantes, en raison du nombre et de la longueur de leurs citations, sont les œuvres de Cyprien, de Lucifer de Cagliari, de Tyconius, de Jérôme (qui cite rarement ses propres traductions sur l'hébreu), d'Augustin, et certains florilèges, tel le *Liber de diuinis scripturis* (ou *Speculum* pseudo-augustinien). L'ensemble du matériel des citations est accessible sur fiches au *Vetus Latina Institut* de Beuron, où il est tenu à jour et progressivement publié. Les citations bibliques des Pères ont l'avantage d'être approximativement datées et localisées; les plus longues, faites à livre ouvert, méritent une confiance particulière; les autres pèsent par leur nombre. Presque toujours la tradition manuscrite est influencée par la Vulgate, heureusement en ordre dispersé. Les citations données en lemme posent des problèmes particuliers: d'une part, elles peuvent avoir été suppléées ultérieurement si l'original ou l'archétype ne donnait que l'incipit et l'explicit; de l'autre, elles prêtent facilement à révision. La fidélité ou l'infidélité des lemmes peut être évaluée grâce aux leçons effectivement

[41] H.J. FREDE, *Kirchenschriftsteller. Verzeichnis und Sigel* (VLB 1/1), Fribourg-en-Br., 1981; H.J. FREDE, *Kirchenschriftsteller. Aktualisierungsheft 1984*, Fribourg-en-Br., 1984; *Aktualisierungsheft 1988*, Fribourg-en-Br., 1988. Le système de sigles paraît compliqué, mais cette complexité peut seule éviter la prolixité. On se servira encore utilement de SABATIER (note 16). Pour les œuvres d'Augustin, on dispose d'une partie des répertoires de Anne-Marie LA BONNARDIÈRE, *Biblia Augustiniana* (coll. *Études augustiniennes*), Paris, 1960-1975; pour le Cantique, voir *Revue des études augustiniennes*, t. 1, 1955, p. 225-237.

[42] Les citations de la *vetus latina* dans les textes médiévaux proviennent soit de la liturgie qui véhicule des textes non-hiéronymiens, différents selon les rites, soit des écrits patristiques (la reconnaissance d'une citation biblique vieille latine est parfois le signal d'un emprunt plus long), soit d'un manuscrit biblique conservant une forme de texte non retenue dans les *Biblia Parisiensia*. Voir ci-dessous IV. C (dans la prochaine livraison).

citées et expliquées à l'intérieur du commentaire; ces dernières, plus difficiles à repérer et à modifier, sont très résistantes[43].

2. *Les manuscrits bibliques écrits au temps où la* vetus latina *était encore dans l'usage courant, c'est-à-dire jusqu'au* VIII*e s. inclus.* Beaucoup sont fragmentaires ou palimpsestes. Ils se retrouvent dans le répertoire général des *Codices Latini Antiquiores* de Elias Avery Lowe et dans ses suppléments[44]. Irremplaçable pour qui sait y voir, cette source reste, au total, assez pauvre. Les témoins, surtout les plus anciens, sont difficilement localisables.

3. *Les Bibles carolingiennes et médiévales.* Il arrive que tel livre ait été copié à l'intérieur d'une Bible vulgate sur un modèle archaïque vieux latin; Esther, Tobie, Judith, 1-2 Maccabées, Baruch, Actes des Apôtres sont les cas les plus voyants. Le phénomène subsiste jusqu'en plein XIIIe s.

4. *Des gloses et additions aux traductions hiéronymiennes.* Surtout là où l'hébreu reçu (texte massorétique) et Jérôme sont sensiblement plus courts que le grec, des réviseurs ont très tôt voulu récupérer ce qui apparaissait comme des omissions, ainsi pour Samuel[45] et les Proverbes[46].

5. *Les lectures bibliques, les cantiques tirés de l'Écriture*[47]*, les antiennes, répons, etc., dans les livres liturgiques des divers rites latins (romain, milanais, franc ou gallican, visigothique ou mozarabe), plus rarement dans les Bibles elles-mêmes.* Lectures et cantiques sont, par leur longueur et souvent par leur fidélité, d'une importance particulière; les pièces poétiques ou libres, telles que les antiennes, sont d'une identification et d'une utilisation plus délicates.

[43] Les commentaires pauliniens de l'Ambrosiaster (H.J. VOGELS), de Rufin (Caroline P.H. BAMMEL) et surtout de Pélage (D. DE BRUYNE, C. CHARLIER, H.J. FREDE) sont exemplaires à cet égard.

[44] En dernier lieu, B. BISCHOFF et Virginia BROWN, *Addenda to Codices Latini Antiquiores*, dans *Mediaeval Studies*, t. 47, 1985, p. 317-366, XVIII pl.

[45] R. WEBER, *Les interpolations du livre de Samuel dans les manuscrits de la Vulgate*, dans *Miscellanea G. Mercati*, 1 (coll. *Studi e testi*, 121), Città del Vaticano, 1946, p. 19-39.

[46] D. DE BRUYNE, *Étude sur les origines de la Vulgate en Espagne*, dans *Revue bénédictine*, t. 31, 1914-1919, p. 373-401; voir p. 385-393 (inventaire des additions); B. FISCHER, dans AGLB 11, p. 50-53 (première publication: 1963).

[47] La bibliographie est abondante et éparpillée. J'en ai distribué une, manuscrite, lors d'une conférence faite au Centre Lenain de Tillemont (Paris-Sorbonne), le 16 mai 1987. Ici je mentionne seulement: H. SCHNEIDER, *Die altlateinischen biblischen Cantica* (TAB I, 29-30), Beuron, 1938.

6. *Certaines séries de* capitula *et de* tituli[48].

Pour s'y retrouver dans ce maquis, l'utilisation de sigles est nécessaire. Voici quelques indications bibliographiques:

Les manuscrits vieux latins du Nouveau Testament ont reçu depuis longtemps pour sigles des lettres minuscules. La signification de certaines lettres varie selon le livre ou le groupe de livres. C'est le système utilisé dans les éditions critiques du Nouveau Testament grec (Nestle, Aland, etc.)[49].

Le *Vetus Latina Institut* a institué un système de numérotation, valable pour les témoins non vulgates de l'Ancien et du Nouveau Testament. Tel qu'il a été proposé en 1949[50], il englobe les lectionnaires, les cantiques, les versions hexaplaires de Jérôme et les Psautiers (autres que le *Iuxta Hebraeos*). Dans les volumes de l'édition parus depuis cette date, les manuscrits bibliques vulgates et des livres liturgiques foncièrement vulgates ont dû être utilisés; un système de sigles (lettres latines et grecques, parfois avec exposant), repris en partie à l'édition romaine de la Vulgate, a été institué en complément. Une nouvelle liste des manuscrits avec leurs sigles est en préparation.

Les éditions de la *vetus latina*, sauf pour les livres déjà édités par le *Vetus Latina Institut*, sont extrêmement éparpillées. Pour le Nouveau Testament, on s'aidera de l'*Introduction* de Bruce M. Metzger[51]; pour l'Ancien Testament, il n'y a rien de semblable[52].

D. *Importance de la* vetus latina

La *vetus latina* a deux titres majeurs à l'intérêt qu'on lui porte aujourd'hui. Elle a été la Bible des Pères de l'Église latine et elle est un témoin capital dans l'histoire de la Septante, la Bible des Pères grecs.

[48] Pour plus de détails, voir ci-dessous III. C (prochaine livraison).

[49] Une énigme: D'où vient le sigle *ff* utilisé pour les manuscrits vieux latins de Corbie et qui l'a utilisé le premier? Est-ce une abréviation pour *pandectes*, comme me l'a un jour suggéré dom Boniface Fischer, ou une graphie ancienne pour la majuscule F?

[50] B. FISCHER, *Verzeichnis der Sigel für Handschriften und Kirchenschriftsteller* (VLB 1), Fribourg-en-Br., 1949, p. 11-42; l'index des manuscrits utilisés par dom Sabatier peut être complété par les 5 pages publiées en supplément de la réédition anastatique de l'œuvre de dom P. Sabatier (voir ci-dessus note 16); voir aussi BBL VI, n° 84, p. [29]-[30].

[51] Voir note 5.

[52] Voir ci-dessous, à la fin de cette étude (prochaine livraison).

1. *La* vetus latina, *Bible des Pères latins*

Les Pères latins n'ont utilisé qu'exceptionnellement les traductions de saint Jérôme[53]. Le principe même de la *veritas hebraica* ne s'impose nullement à eux. C'est donc bien la *vetus latina* en tant qu'elle rend la Bible grecque qui est la Bible des Pères latins.

Une telle situation a des implications pratiques. La Septante est souvent assez différente de l'hébreu, et donc la *vetus latina* sensiblement différente de la traduction de Jérôme, même là où le sens n'est pas substantiellement différent et, a fortiori, s'il l'est. Dès lors les concordances de la Vulgate sont d'un secours limité dans l'identification des citations. Si, pour le Nouveau Testament et certains deutérocanoniques, la continuité entre la vieille-latine et la Vulgate est telle qu'une utilisation des concordances vulgates doive toujours être tentée[54], pour les autres livres (y compris Judith et Tobie), elle peut conduire à des erreurs ou, le plus souvent, à une impasse. En attendant une concordance latin-grec et grec-latin de la *vetus latina* dont la mise sur fiche suit l'édition[55] et une concordance latin-grec et grec-latin des citations bibliques de l'*Ad Fortunatum* et de l'*Ad Quirinum* de Cyprien, dont la préparation informatique avance, le seul recours est la concordance des Septante de Hatch et Redpath après essai de rétroversion du latin en grec. Mais prudence, en particulier pour les verbes à préfixes, souvent interchangeables. Pour *nuntiare, adnuntiare*, il faut penser à ἀγγέλλω, mais aussi à ἀναγγέλλω, ἀπαγγέλλω, παραγγέλλω, εὐαγγελίζομαι, et à πέμπω. C'est à partir des formes rares que la recherche devrait être la plus rapide, mais la rétroversion des mots rares n'est pas à la portée des

[53] Les écrivains faisant exception sont peu nombreux, et l'exception ne porte que sur certains livres. Leurs noms devraient être soigneusement inventoriés, mais en distinguant entre ceux qui citent certaines traductions hiéronymiennes sur l'hébreu, ceux qui citent certaines traductions hiéronymiennes sur le grec hexaplaire et ceux qui citent la forme devenue ultérieurement vulgate. Il ne viendra à personne l'idée de dire que Cyprien cite la Vulgate du Siracide, et pourtant matériellement c'est presque ainsi que les choses se présentent; il ne faut pas le dire non plus d'autres auteurs, sinon pour montrer par quelle voie tel type de texte est devenu vulgate. Faute de ces distinctions, bien des travaux ne peuvent être utilisés que sous réserve.

[54] Il faut utiliser maintenant celle de dom B. FISCHER, *Novae Concordantiae Bibliorum Sacrorum iuxta Vulgatam Versionem critice editam*, Stuttgart, 1977, 5 vol. in-fol.

[55] Elle est préparée par les bénédictines de Mariendonk au fur et à mesure que paraissent les volumes de la *vetus latina* de Beuron. Il existe trois exemplaires du fichier, dont un au *Centre de recherches sur la Bible latine* (Louvain-la-Neuve); le fichier comporte une partie grec-latin et une autre latin-grec. D'ores et déjà, il s'agit là d'un outil remarquable, mais l'Ancien Testament est peu représenté.

latinistes et hellénistes moyens. Il n'y a plus de dictionnaires latin-grec dans le commerce, et ils sont peu efficaces pour la langue biblique. Si le mot latin a déjà fait l'objet d'un article dans le *Thesaurus linguae Latinae*, il faut y aller voir: d'une part, les anciens glossaires sont rappelés en tête; d'autre part, au cours de l'article, le latin de traduction est souvent accompagné du grec du modèle. Ce choix est beaucoup plus large que ce que la mémoire peut fournir. Si le *Thesaurus* n'est pas encore disponible, il reste possible de recourir aux glossaires bilingues médiévaux édités par G. Goetz et W.M. Lindsay, ou à tout autre expédient. La voie n'est pas infaillible, souvent elle ne conduit nulle part, mais elle vaut d'être tentée.

Un exemple. L'édition critique récente de Verecundus, importante pour la *vetus latina*, car il s'y trouve de longues citations des cantiques bibliques, attribue les mots *Domine, praeter te alium non nouimus. Nomen tuum inuocabimus* en première ligne à Jdt 8,19 et en deuxième ligne (avec *cfr*) à Dt 4,35; Jdt 9,19; Si 36,5; Mc 12,32. La référence est introduite par *propheta demonstrat*[56], ce qui doit mettre en garde. Laissons les références introduites par le *cfr*. S'il y a citation sûre, elles sont inutiles; ici, comme chez nombre d'éditeurs, elles manifestent l'incertitude. A vrai dire, même Jdt 8,19, que ce soit selon la Vulgate ou selon la *vetus latina*, n'est pas satisfaisant. Une recherche dans Hatch et Redpath à ὄνομα (*nomen*) donne la réponse: il s'agit d'Is 26,13 LXX: κύριε, ἐκτὸς σοῦ ἄλλον οὐκ ὄιδαμεν, τὸ ὄνομά σου ὀνομάζομεν. La seule différence, *inuocabimus*, qui suppose ὀνομάσομεν, est ici sans portée. Allons voir Jérôme au même endroit: *Domine Deus noster possederunt nos domini absque te, tantum in te recordemur nominis tui*; les mots et le sens diffèrent. Si alors on se souvient que Is 26,9-20 est un des cantiques vieux latins assez répandus comme appendice au Psautier[57], on peut se demander si Verecundus ne le connaissait pas comme tel, bien qu'il n'y ait pas de commentaire à ce cantique dans le manuscrit de son œuvre[58]. Mais ne croyons pas trop tôt que Verecundus ne cite jamais Judith. A la p. 203, l'éditeur reconnaît une autre citation, de Judith, celle-là indiscutable, qu'il ne faudrait cependant pas numéroter selon la Vulgate hiéronymienne, puisqu'il s'agit de la vieille-latine qui

[56] Éd. R. DEMEULENAERE (CCL 93), Turnhout, 1976, p. 18.

[57] Il est conservé sous la forme vieille latine dans les mss VL 7 250 330 400-401-402 (milanais) 405-406-407 (milanais avec signes critiques) 311-314-329-408-409 (révision de Siméon; psautiers multiples) 419 (mozarabe) 460 (Sinaï).

[58] L'unique manuscrit est mutilé; voir R. DEMEULENAERE, p. XVII, n. 4.

suit la Septante. Ici encore, l'on peut faire l'hypothèse que Verecundus a connu le cantique de Judith[59].

L'astuce nécessaire pour repérer et citer adéquatement les références bibliques chez les Pères est, on vient de le voir, découragée par les différences fréquentes dans la numérotation entre la Vulgate et la Septante. Et ce serait encore trop simple: il y a, par endroits, des divergences entre les éditions de la Septante (Cambridge, Rahlfs et Goettingue)[60]. Ce qui est sûr, c'est que la *vetus latina* de l'Ancien Testament devrait être citée selon la (ou une) numérotation des Septante.

Ainsi donc, si la *vetus latina* qui fut la Bible des Pères est si mal connue, il reste à se tourner vers son modèle, la Septante, pour mieux comprendre les Pères latins. Ici encore un exemple sera plus parlant, que j'emprunte à Quodvultdeus, très bien édité par R. Braun.

Au chapitre XXV du *Liber Promissionum*, livre II, Quodvultdeus évoque l'histoire des débuts de David. Si l'on suit les références à la Bible en même temps que le déroulement du récit, l'on observe que les versets suivants sont cités ou évoqués: 1 S 17,8-9.32.33.36.39.40.49-51; 18,8-13[61]. L'auteur n'utilise pas la version de Jérôme, c'est sûr: le vocabulaire (*allophilus* pour Philistins) correspond à celui de la Septante. Si l'on s'y reporte alors, on constatera que les meilleurs témoins grecs sont beaucoup plus courts que le texte hébreu reçu et ne contiennent que 17,1-11.32-54; 18,6-16. C'est évidemment sur un texte latin de même type que Quodvultdeus a travaillé ici.

Le parti à tirer du texte court de la Septante des ch. 17-18 pour la critique littéraire du Ier livre de Samuel a été récemment l'objet d'études attentives et contradictoires[62], ce qui conduit à mettre en évidence une deuxième raison d'accorder de l'importance à la *vetus latina*. La connaissance de la Septante est indispensable pour comprendre la *vetus latina* et combler les failles de notre information à son sujet, mais inversement la *vetus latina* est un témoin, qui peut être décisif, sur la plus ancienne histoire de la Septante.

[59] Le cantique de Judith (ch. 16) n'est attesté que dans VL 330 et 460, dans deux formes vieilles latines distinctes. La citation de Jdt 16,19 (LXX 16,16) se lit à la p. 203 de l'édition du CCL.

[60] Ainsi pour les Oracles contre les Nations dans Jérémie ou pour les suppléments d'Esther, sans parler du Siracide et des Proverbes.

[61] Éd. R. BRAUN (CCL 60), Turnhout, 1976, p. 120-121.

[62] D. BARTHÉLEMY, D.W. GOODING, J. LUST, E. TOV, *The Story of David and Goliath. Textual and Literary Criticism. Papers of a Joint Research Venture* (coll. *Orbis Biblicus et Orientalis*, 73), Goettingue, 1986.

2. *La* vetus latina, *témoin de la Septante*

Mise en regard des versions latine(s) et coptes, la tradition manuscrite grecque paraît parfois très étroite. J'ai rappelé ailleurs les cas exemplaires de Job et du Siracide, pour lesquels le latin (et le copte) attestent seuls des formes meilleures ou plus anciennes qui ont certainement existé en grec[63]. A plus petite échelle, les exemples ne sont pas exceptionnels où la *vetus latina* atteste un «Old Greek» perdu ou moins bien conservé, lui-même témoin d'un texte hébreu différent du texte reçu; c'est le cas dans les Règnes (1-2 S; 1-2 R)[64]. Il en est de même pour Tobie, où la *vetus latina* donne un texte long, conservé en grec dans le *Sinaiticus* (et dans un autre minuscule, partiellement). L'édition des fragments araméens de Qumrân devrait, au dire de J.T. Milik, achever de démontrer l'antiquité et l'antériorité du texte long[65]. La *vetus latina* d'Esther est seule à attester une forme ancienne et perdue du grec[66].

Tout récemment, j'ai pu constater l'intérêt du seul manuscrit vieux-latin complet d'Esdras-Néhémie (Esdras B dans la Septante) pour l'histoire du texte grec, et l'éditeur de ce livre dans la série de Goettingue, R. Hanhart, confirme ce point de vue: diverses leçons du latin attestent un modèle grec perdu[67].

Il faut donc toujours avoir un œil sur le grec. Mais attention. Il ne faut pas pour autant corriger le latin sur le grec. Le latin garde le bénéfice de ses fautes propres, de traduction et surtout de transmission.

Ainsi en Tb 12,12, Cyprien par deux fois et trois bons témoins de la tradition manuscrite de la *vetus latina* lisent *simpliciter* là où le grec a ὡσαύτως; les autres témoins ont *similiter*, qui rend bien le grec. *Simpliciter*, c'est sûr, est une déformation de *similiter*; mais ce serait une erreur d'introduire cette leçon dans le texte de Cyprien, qui a parfaitement pu recevoir du manuscrit biblique dont il se servait la leçon

[63] P.-M. BOGAERT, *Les études sur les Septante. Bilan et perspectives*, dans *Revue théologique de Louvain*, t. 16, 1985, p. 174-200; voir p. 185-187.

[64] Il faudrait citer ici les travaux de J.C. TREBOLLE-BARRERA; voir ci-dessus, note 35; déjà en 1951, B. FISCHER mettait en évidence l'antiquité des leçons dites lucianiques en raison de leur présence dans la plus ancienne version latine (AGLB 12, p. 9-17).

[65] J.T. MILIK, *La patrie de Tobie*, dans *Revue biblique*, t. 73, 1966, p. 522-530; voir p. 522, n. 3.

[66] J. SCHILDENBERGER, *Das Buch Esther* (coll. *Die Heilige Schrift des Alten Testamentes* IV, 3), Bonn, 1941; voir p. 243-262. Trop peu de commentateurs se sont donné la peine d'étudier cette argumentation remarquablement bâtie.

[67] Voir *Revue théologique de Louvain*, t. 18, 1987, p. 134-135; lettre du Prof. Dr. R. Hanhart du 3-4 oct. 1987.

«erronée» *simpliciter*, largement et anciennement attestée. La leçon *similiter* peut fort bien n'être qu'une correction après coup sur le grec, revenant à la forme originale perdue. Pareillement en Is 2,20, la leçon *nociuis* est très anciennement répandue, alors que le grec est là pour assurer que *noctuis* est original[68].

Mais surtout le bibliste habitué à l'hébreu, le théologien ou le patrologue qui fréquentent la *Bible de Jérusalem* ou la Vulgate latine doivent se «convertir» à la Bible grecque, sous peine de ne pas même pressentir la difficulté ou la question. D'ailleurs, Jérôme lui-même s'est acquis ses premiers titres de traducteur en révisant la vieille version latine sur le grec origénien, avant de devenir l'apôtre de la *veritas hebraica*.

II. Les traductions bibliques de Jérôme

L'erreur a été trop souvent commise pour qu'il ne faille y insister: on ne peut identifier Vulgate et traduction de Jérôme. Bien des travaux sur la langue de la Bible latine sont inutilisables ou presque, faute de cette distinction élémentaire et assez apparente si l'on veut y prendre garde[69]. Il suffit de consulter une concordance de la Vulgate pour constater que lorsque Jérôme traduit sur l'hébreu, il rend *beᵉrît* «alliance» par *foedus* ou *pactum*, à l'exception de quelques expressions traditionnelles de son temps, alors que les parties de la Bible non traduites ou simplement révisées par lui sont tributaires du grec διαθήκη et le rendent *testa-*

[68] R. Gryson, *Les anciennes versions latines du livre d'Isaïe. Signification et voies d'une recherche*, dans *Revue théologique de Louvain*, t. 17, 1986, p. 22-37; voir p. 27, n. 7; P. Petitmengin, *Recherches sur les citations d'Isaïe chez Tertullien*, dans *Recherches sur l'histoire de la Bible latine* (coll. *Cahiers de la Revue théologique de Louvain*, 19), Louvain-la-Neuve, 1987, p. 21-41; voir p. 35 et n. 52.

[69] Il n'y a presque pas de travaux méthodiquement sûrs sur le vocabulaire des traductions bibliques de Jérôme. Il y a du moins un modèle, mais limité: H. de Sainte-Marie, *Le psaume 22 (21) dans le Iuxta Hebraeos*, dans *Richesses et déficiences des anciens Psautiers latins* (CBL 13), Rome, 1959, p. 151-187, à utiliser avec l'index où les mots chers à Jérôme sont accompagnés d'un + et ceux qu'il évite d'un –. On ne peut se servir qu'avec précaution de F. Kaulen, *Sprachliches Handbuch zur biblischen Vulgata*, Fribourg-en-Br., 1904; réimpr. Hildesheim, 1973, et de W.E. Plater et H.J. White, *A Grammar of the Vulgate being an Introduction to the Study of the Latinity of the Vulgate Bible*, Oxford, 1926; ces ouvrages mêlent les traductions hiéronymiennes et le reste.

mentum[70]. *Porro* paraît également caractéristique, sinon exclusif, des traductions hiéronymiennes[71].

S'il ne faut donc pas identifier Jérôme et Vulgate, Jérôme occupe cependant une place sans égal dans l'histoire des versions latines de la Bible. Son génie d'écrivain et de traducteur, sa réputation d'exégète et d'hébraïsant ont plus fait pour la diffusion de son œuvre que le choix final de la *hebraica veritas* aux dépens de la Septante, qui fut contesté.

Durant son séjour à Rome (382-385), Jérôme fit une révision des Évangiles latins en corrigeant un modèle «européen» (semblable à *b* et *ff*[2]) d'après des manuscrits grecs de type *Koinè* (*K* chez Hermann von Soden)[72]. On peut croire que le Pape Damase en accepta la dédicace, et son nom couvrit ainsi de son autorité l'entreprise limitée de Jérôme. Une première révision d'un Psautier vieux latin n'a pas laissé de traces connues; ce ne peut être tel quel le *Psalterium romanum*, qui resta en usage jusqu'il y a peu à Saint-Pierre du Vatican.

A Bethléem (après 387), Jérôme commença de traduire en latin l'édition origénienne ou hexaplaire des Septante, facilement reconnaissable à l'emploi d'astérisques et d'obèles. Il publia ainsi un nouveau Psautier latin, dit hexaplaire ou, plus communément, gallican en raison de son utilisation liturgique en Gaule, qui devint aussi le Psautier de la Vulgate aux dépens du *Iuxta Hebraeos*. Selon cette même méthode, il publia encore une traduction de Job (conservée)[73], des Proverbes, du

[70] *Foedus* et *pactum* sont les traductions hiéronymiennes pour *b*e*rît*. En dehors d'elles, on trouve *foedus* seulement en 2 M 13,25 (συνθήκη) et en Ro 1,31 (ἄσπονδος), et *pactum* seulement en 1 M 10,26 (συνθήκη) et 11,9 (συντίθημι διαθήκην), tous cas où il s'agit de pacte bilatéral, ainsi qu'en Ps 77,57 (ἀσυνθετέω). Dans ces passages donc, les composés sont en *sun-*. En sens inverse, *testamentum* pour *b*e*rît*/διαθήκη a laissé quelques traces dans les traductions de Jérôme, ainsi dans des parties des Évangiles d'usage liturgique: Lc 1,72 (cantique de Zacharie) et Mt 26,28//Mc 16,24//Lc 22,20 (paroles sur la Coupe), et en Jdt 9,18 (LXX 9,13) où la *vetus latina* est le modèle; de même, Jérôme a conservé la formule *arca testamenti* (Ex 30,26; Nb 14,44; 2 R 6,15; Jr 3,16); voir aussi Is 14,13 et Dn 11, 28 à 32. Ces rares exceptions, la plupart explicables, confirment la règle.

[71] Un regard sur la concordance de la Vulgate montre son absence quasi totale des livres non touchés par Jérôme. Dans Judith, *porro* vient 3 fois dans la traduction de Jérôme, nulle part dans la *vetus latina*. Il est vrai que *porro* est fréquent dans la révision *P* de 2 M, qui ne peut être attribuée à Jérôme et lui est vraisemblablement postérieure.

[72] B. FISCHER, dans AGLB 12, p. 237-238.

[73] P. DE LAGARDE, *Des Hieronymus Uebertragung der griechischen Uebersetzung des Iob*, dans P. DE LAGARDE, *Mittheilungen*, t. II, Goettingue, 1887, p. 189-237; C.P. CASPARI, *Das Buch Hiob (1,1-38,16) in Hieronymus's Uebersetzung aus der alexandrinischen Version nach einer St. Gallener Handschrift saec. VIII* (coll. *Christiania Videnskabs Forhandlinger*, 1893, n° 4), Christiania, 1893.

Cantique des Cantiques (conservée), de l'Ecclésiaste et des Chroniques (les prologues sont conservés)[74]. On ne sait s'il traduisit davantage sur le grec hexaplaire. Ce qui le fut effectivement se trouvait dans le *Codex grandior* de Cassiodore[75].

A l'aide des traductions grecques littérales d'Aquila et de Symmaque[76], qu'il lisait vraisemblablement dans les Hexaples, Jérôme entreprit ensuite la traduction de l'Ancien Testament selon l'hébreu. Il commença probablement avec le Psautier (dit *iuxta Hebraeos*), continua avec les Prophètes, y compris Daniel et ses suppléments obélisés (390-392), 1-2 Samuel et 1-2 Rois (392-393), Job (avant 394) et, en un livre sous le nom d'Esdras, notre Esdras-Néhémie (394). Suivirent alors 1-2 Chroniques (395-396), Proverbes, Ecclésiaste et Cantique des Cantiques (398), le Pentateuque (vers 400). Il acheva la Bible hébraïque avec Esther et ses suppléments obélisés (peu avant 404) et avec Josué, Juges et Ruth (404-405)[77].

Contrevenant à ses déclarations de principe maintes fois répétées contre l'autorité des parties propres à l'Ancien Testament grec (deutérocanoniques), il traduisit aussi Tobie et Judith en s'appuyant sur la *vetus latina*, quoi qu'en disent les préfaces presque dédaigneuses[78].

[74] A. VACCARI, *Recupero d'un lavoro critico di S. Girolamo*, dans A. VACCARI, *Scritti di erudizione e di filologia*, 2 (coll. *Storia e letteratura*, 67), Rome, 1958, p. 84-146; du même, *L'uso liturgico di un lavoro critico di S. Girolamo*, dans *Rivista biblica italiana*, t. 4, 1956, p. 357-373.

[75] B. FISCHER, *Codex Amiatinus und Cassiodor*, dans AGLB 11, p. 9-34.

[76] Ce point est aujourd'hui certain. Voir, entre autres, J. ZIEGLER, *Die jüngeren griechischen Übersetzungen als Vorlagen der Vulgata in den prophetischen Schriften*, dans J. ZIEGLER, *Sylloge* (coll. *Mitteilungen des Septuaginta-Unternehmens*, 10), Goettingue, 1971, p. 139-296 (première publication en 1944); M. JOHANNESSOHN, *Zur Entstehung der Ausdrucksweise der lateinischen Vulgata aus den jüngeren griechischen alttestamentlichen Übersetzungen*, dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, t. 44, 1952-1953, p. 90-102; Colette ESTIN, *Les Psautiers de Jérôme à la lumière des traductions juives antérieures* (CBL 15), Rome, 1984; J. GONZÁLEZ-LUIS, *La traducción Vulgata y Simaco*, dans *Tarbona*, t. 4, 1983, p. 267-280. – La connaissance de l'hébreu dont Jérôme se vante est, en fait, assez limitée: E. BURNSTEIN, *La compétence de Jérôme en hébreu. Explication de certaines erreurs*, dans *Revue des études augustiniennes*, t. 21, 1975, p. 3-12.

[77] Je suis les dates retenues par H.J. FREDE, *Kirchenschriftsteller* (VLB 1/1), Fribourg-en-Br., 1981, p. 360-370; pour certains détails, voir P. JAY, *La datation des premières traductions de l'Ancien Testament sur l'hébreu par saint Jérôme*, dans *Revue des études augustiniennes*, t. 28, 1982, p. 208-212.

[78] Pour Judith, la démonstration a été faite depuis longtemps et selon les règles par un connaisseur, Ph. THIELMANN, *Beiträge zur Textkritik der Vulgata insbesondere des Buches Judith* (Beigabe zum Jahresbericht 1882/83 der Kgl. Studienanstalt Speier), Speier, 1883; Tobie n'a pas bénéficié du même traitement, mais la situation est très semblable; certaines corruptions de la *vetus latina* sont passées, réinterprétées, dans la traduction de Jérôme (voir BBL VI, n° 483, p. [177]-[179]).

Aucun connaisseur n'a jamais attribué à Jérôme les traductions latines du Siracide, de la Sagesse, de 1-2 Maccabées, de Baruch et de l'Épître de Jérémie (Ba 6) telles qu'elles se lisent dans les Bibles vulgates. On n'y retrouve pas la signature de son style, et il a été assez catégorique dans leur exclusion du canon. On reconnaît aussi aujourd'hui qu'il n'a pas touché aux Épîtres pauliniennes et catholiques, ni aux Actes et à l'Apocalypse. Les cercles pélagiens de Rome et Rufin le Syrien sont vraisemblablement le milieu d'origine et l'auteur de la révision devenue vulgate de ces livres du Nouveau Testament.

Le tempérament de Jérôme transparaît quelques fois. L'ambiguïté de son attitude à l'égard des femmes a été montrée pour la Genèse, où elle entraîne des périphrases[79]. En Judith et Tobie, il en a usé plus à son aise encore. L'insistance de Tobie grec en faveur de l'endogamie est remplacée dans la version hiéronymienne par un plaidoyer en faveur de la chasteté dans le mariage[80].

Dans un premier temps, les nouvelles traductions de Jérôme ne firent qu'ajouter à la «variété très vicieuse» qu'elle voulait combattre. Et elles ne mirent pas fin à d'autres essais de révision de la vieille-latine. Jérôme, de toute manière, ne fut pas l'éditeur d'une Bible latine complète, ni même de ses traductions groupées. C'est du côté des libraires qu'il faut maintenant se tourner.

(*à suivre*)

B - 5198 *Denée*,
Abbaye de Maredsous.

Pierre-Maurice BOGAERT,
Professeur à la Faculté de théologie de l'U.C.L.

[79] Jane BARR, *The Vulgate Genesis and St. Jerome's Attitude to Women*, dans *Studia Patristica*, t. 17 (éd. E.A. LIVINGSTONE), Oxford, 1982, vol, 1, p. 268-273.

[80] A. MILLER, *Das Buch Tobias* (coll. *Die Heilige Schrift des Alten Testamentes* IV, 3), Bonn, 1940, p. 19-20, 27 et *passim*.

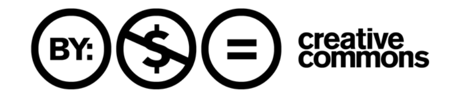


Revue théologique de Louvain

La Bible latine des origines au moyen âge. Aperçu historique, état des questions (suite)

Pierre-Maurice Bogaert

Abstract
Cf. R.T.L.,t. 19, 1988, p. 268.



Revue théologique de Louvain, 19, 1988, 276-314.
Pierre-Maurice BOGAERT

La Bible latine des origines au moyen âge

Aperçu historique, état des questions*

III. DES «BIBLIOTHECAE» AUX «PANDECTES»

Avant de poursuivre l'histoire des Bibles latines, il convient de s'arrêter un moment sur les conditions matérielles de leur diffusion. A partir de quand a-t-on pu concevoir une Bible latine en un volume? La réponse à cette question a des implications immédiates dans l'avènement d'une Bible commune, «vulgate», englobant tous les livres canoniques. D'autres points mériteraient d'être précisés. Depuis quand et comment se sont introduits les divisions en *capitula* et les sommaires en tête de livre? Quels groupements de livres rencontrait-on?

Constatons d'abord qu'aucun manuscrit biblique latin n'est conservé sur papyrus. Il est vrai que le papyrus ne joue qu'un rôle limité dans la librairie latine ancienne telle qu'elle est connue par les témoins conservés. Mais il y avait peut-être un usage qui recommandait le parchemin pour la Bible, alors même que le papyrus restait en usage pour des œuvres littéraires. Aucun rouleau non plus[81]. L'iconographie chrétienne pourrait seule corriger l'absence totale de rouleaux conservés, mais elle peut être archaïsante et elle est d'inspiration méditerranéenne, non

* Suite de l'article publié sous le même titre dans la *Revue théologique de Louvain*, t. 19, 1988, p. 137-159.

[81] De l'avis de V. SAXER, *Bible et hagiographie. Textes et thèmes bibliques dans les Actes des martyrs authentiques des premiers siècles*, Berne - Francfort-s.-M. - New York, 1986, p. 73, le terme *capsa* (le grec a le pluriel σκεύη) utilisé dans les *Actes des martyrs scillitains* (17 juillet 180) permet d'inférer que les *libri et epistulae Pauli uiri iusti* étaient des rouleaux (éd. J.A. ROBINSON, dans *Texts and Studies*, I,2, Cambridge, 1891. p. 114). L'argument est intéressant, mais non contraignant, me semble-t-il. A l'époque de la persécution de Dioclétien, il s'agira surtout (pour dire uniquement, il faudrait une enquête) de *codices* (ainsi Optat de Milev et les *Gesta apud Zenophilum*, dans CSEL 26, p. 258 et 111 : *quiniones*). Voir aussi J. GRIBOMONT, *Les plus anciennes traductions latines*, dans J. FONTAINE et Ch. PIETRI (éd.), *Le monde latin et la Bible* (coll. *Bible de tous les temps*, 2), Paris, 1985, p. 43-65, spéc. p. 50, et J.-L. MAIER, *Le dossier du donatisme*. I. *Des origines à la mort de Constance II (303-361)* (coll. *Texte und Untersuchungen*, 134), Berlin, 1987, p. 322 et 330.

strictement latine; elle atteste en fait le prompt succès du codex[82]. Rien n'empêche, certes, qu'il y ait eu des rouleaux bibliques latins, mais les plus anciens témoignages parlent en faveur des *codices*.

A partir du ve siècle, notre documentation, même si elle reste limitée, permet de juger sur pièces. Elle a été recensée et analysée sous divers angles dans une étude très originale par Pierre Petitmengin[83]. Nous n'en retiendrons ici que quelques éléments particulièrement apparents.

Les dimensions du codex, dans le monde latin du moins, n'ont pas permis d'emblée que toute la Bible tînt en un grand ouvrage. Elle se présentait en une série de *codices*, une dizaine environ, à laquelle l'usage donna bientôt le nom de *bibliotheca*[84]. Cette formule prévalut longtemps et ne fut jamais totalement abandonnée, mais dans un environnement où les Bibles en un volume abondaient, sa fonction se modifia[85].

A. *Les «bibliothecae»*

D'après ce que l'on est en droit de conclure à partir des témoignages subsistants, une Bible complète pouvait comporter une dizaine de *codices*. C'est là une approximation s'appuyant sur des listes d'abord, mais aussi sur d'autres témoignages, et sur la nature des choses. Le rôle des libraires a dû être important; il apparaît dans la Stichométrie de Mommsen qui témoigne pour l'Afrique au milieu du IVe s. Le *Liber de diuinis scripturis* autorise des observations qui valent sans doute pour l'Italie au début du Ve s.[86] Les *Institutiones* de Cassiodore éclairent le VIe s. Avec d'autres listes encore, ces témoins, et particulièrement les deux premiers, permettent de reconstituer les groupements des livres bibliques dans les *codices*.

1. *La Stichométrie de Mommsen*

Theodor Mommsen, attelé à la publication des chronographes latins pour les *Monumenta Germaniae Historica*, découvrit et publia en 1886

[82] R. VIELLIARD, *Codices et volumina dans les bibliothèques juives et chrétiennes*, dans *Rivista di archeologia cristiana*, t. 17, 1940, p. 143-148.

[83] P. PETITMENGIN, *Les plus anciens manuscrits de la Bible latine*, dans J. FONTAINE et Ch. PIETRI (éd.), *Le monde latin antique et la Bible* (coll. *Bible de tous les temps*, 2), Paris, 1985, p. 89-127.

[84] A. MUNDÓ, *«Bibliotheca». Bible et lecture du Carême d'après saint Benoît*, dans *Revue bénédictine*, t. 60, 1950, p. 65-92.

[85] Les Bibles glosées, au XIIe s. et ensuite, comportent de nombreux volumes. Voir ci-dessous.

[86] Voir ci-dessous, note 91.

et 1890 une liste des livres bibliques et des écrits de Cyprien, accompagnée pour chacun de l'évaluation en stiques[87]. La stichométrie est le système de mesure de la dimension d'une œuvre littéraire, inventé par les bibliothécaires et les libraires anciens et réglé par la loi, en lignes (στίχοι) de longueur régulière, de seize syllabes selon le compte moyen de l'hexamètre épique[88]. On s'accorde aujourd'hui à dater la Stichométrie de Mommsen au milieu du IVe s. et à lui reconnaître une origine africaine, bien qu'elle se réfère à un usage romain déficient qu'elle vise à corriger.

La mention de sous-totaux dans cette liste est intéressante, car elle indique vraisemblablement les divisions en *codices*. Il y a un tel sous-total pour le groupe allant de Genèse à Juges, c'est-à-dire pour un *eptaticus* (heptateuque) comptant 18.100 stiques; un deuxième regroupe Ruth suivi des quatre *Regnorum Libri* (1-2 S; 1-2 R), comptant 9.500 stiques; un troisième regroupe les Sapientiaux (*Salomonis*), comptant 6.500 stiques, mais ici le détail n'est pas donné; un quatrième regroupe les *Prophetae maiores* avec 15.370 (ou 16.370) stiques[89]. Le total pour l'Ancien Testament est de 69.500 stiques. Si l'on tient que le Psautier (5.000 stiques) occupait à lui seul un codex, il reste le groupe des livres qui, ailleurs, reçoit le nom de *Historiarum* (1-2 Ch, 1-2 M, Jb, Tb, Est, Jdt) et dont le sous-total n'est pas conservé. Il n'est pas fait mention d'Esdras. Pour l'Ancien Testament, il y aurait donc eu les *codices* suivants: *Eptaticus* (un ou deux?), *Regnorum, Historiarum, Psalmi, Salomonis, Prophetae* (un ou deux?), soit de six à huit. Pour le Nouveau Testament, il n'y a pas de total, ni pour l'ensemble de la Bible. Toutefois, il y a un sous-total pour les Évangiles (10.000 stiques); le reste du Nouveau Testament tenait en un ou plutôt en deux *codices*. La Bible complète correspondant à la Stichométrie de Mommsen pouvait donc avoir de huit à onze *codices*.

2. *Le « Liber de diuinis scripturis »*

Le *Liber de diuinis scripturis*, parfois aussi appelé *Speculum* pseudo-augustinien, n'est pas à confondre avec le *Speculum quis ignorat* de saint

[87] Th. MOMMSEN, *Zur lateinischen Stichometrie*, dans *Hermes*, t. 21, 1886, p. 142-146; t. 25, 1890, p. 636-638.

[88] État de la question et bibliographie dans P.-M. BOGAERT, *Tobie, Esther et Judith dans la stichométrie de Mommsen*, dans *Miscellanea codicologica F. Masai dicata*, Gand, 1979, t. II, p. 545-550.

[89] Ou le chiffre est faux, car il est trop élevé, ou il comporte aussi les Douze Prophètes, ce qui est vraisemblable, mais non certain.

Augustin. Tous deux sont des recueils organisés de citations bibliques mais, dans tous les témoins conservés du second, le texte vieux latin a été remplacé par la Vulgate[90]. Quant au *Liber de diuinis scripturis*, le seul auquel il faille s'arrêter ici, il a pu être composé déjà peu avant 400 en Italie[91]. Le compilateur a suivi, du moins habituellement, l'ordre de ses *codices*.

Commençons par le Nouveau Testament où les choses sont simples. D. De Bruyne[92] donnait pour les Évangiles la succession Mt-Jn-Lc. Ajoutons: il n'y a qu'une citation de Marc, et elle suit Luc[93] (W 380-381). On en conclura que l'ordre des Évangiles était: Mt-Jn-Lc-Mc. Cet ordre est celui de nombreux Évangiles vieux latins (a b d e f ff^{2} i n q) et de la version d'Ulfilas[94]. Qui sait, même parmi les doctes, qu'un tel ordre a été courant chez les anciens Pères? Et il y en a d'autres, plus rares[95].

L'ordre des Épîtres pauliniennes a été étudié par H.J. Frede[96]: l'Épître aux Hébreux manquait; l'Épître aux Laodicéens venait en dernier lieu. W. Thiele note encore qu'elles précédaient les Épîtres catholiques[97]. Les Actes précèdent ou, plus souvent, suivent les Épîtres. Sauf une fois (W 589), l'Apocalypse termine; la succession Actes-Apocalypse est bien attestée (W 356-357, 494, 666). On peut donc reconstruire un Nouveau Testament en trois *codices*: Évangiles (ordre vieux latin), Épîtres, Actes-Apocalypse. Une seule difficulté (la succession Actes-Épîtres-Apocalypse en W 403-404) ne peut suffire à mettre en cause l'explication. Ce Nouveau Testament, avec l'absence de l'Épître aux Hébreux, annonce aussi celui en trois *codices* de Cassiodore[98].

[90] A. VACCARI, *Les traces de la* Vetus Latina *dans le* Speculum *de saint Augustin*, dans *Studia Patristica*, t. 4 (TU 79), Berlin, 1961, p. 228-233.

[91] H.J. FREDE, *Lateinische Texte und Texttypen im Hebräerbrief*, dans R. GRYSON et P.-M. BOGAERT (éd.), *Recherches sur l'histoire de la Bible latine* (coll. *Cahiers de la Revue théologique de Louvain*, 19), Louvain-la-Neuve, 1987, p. 137-153; voir p. 146.

[92] D. DE BRUYNE, *Étude sur le Liber de divinis scripturis*, dans *Revue bénédictine*, t. 43, 1931, p. 124-141; voir p. 128.

[93] Pour faire bref, nous désignons l'édition de F. WEIHRICH (CSEL 12), Vienne, 1887, par la lettre W suivie du numéro de la page.

[94] P. PETITMENGIN, *art. cit.* (à la note 83), p. 119-123.

[95] On a aussi Mt-Jn-Mc-Lc (catalogue du *Claromontanus* et un témoin de la stichométrie de Mommsen), Mt-Mc-Jn-Lc (l'autre témoin de la stichométrie de Mommsen et la syriaque de Cureton), Jn-Lc-Mc-Mt (dans k), Mt-Lc-Mc-Jn (Ambrosiaster).

[96] VLB 24/2, p. 290-303.

[97] VLB 26/1, p. 52*.

[98] Dans la liste *secundum antiquam translationem* (*Institutiones* I, XIV; éd. R.A.B. MYNORS, Oxford, 1937, p. 40).

L'Ancien Testament commençait évidemment par l'*eptaticus*, sans l'inversion Nb-Lv que l'on rencontre quelques fois. Un deuxième codex contenait au moins les quatre livres des Règnes et vraisemblablement les deux des Paralipomènes (W 354, 442). Qu'il ait ou non constitué un codex séparé, le Psautier est cité avant les Proverbes. La succession des Sapientiaux est caractéristique: Proverbes (selon l'ordre particulier de la Septante), Sagesse, Siracide (la *Laus Patrum* n'est pas citée[99]), Ecclésiaste. Le Cantique des Cantiques, cité isolément deux fois, devait se lire après l'Ecclésiaste. Une succession identique des Sapientiaux se retrouve chez Lucifer de Cagliari et chez Cassiodore[100]. La série des Prophètes s'organise clairement: Isaïe, Jérémie (suivi de Baruch cité sous le nom de Jérémie[101], et des Lamentations), les Douze dans l'ordre du grec (*Malachihel*[102] et non *Malachias*), Ézéchiel, Daniel. La position intermédiaire des Douze est originale. Une fois contre trois, l'on trouve l'ordre Daniel-Ézéchiel[103]; il n'est peut-être pas accidentel, car on le trouve ailleurs[104]. Dans Daniel, comme chez «Théodotion», Suzanne précède (W 318-319).

Les quatre ensembles énumérés, l'*eptaticus*, les Règnes avec les Paralipomènes, les Sapientiaux et les Prophètes, se suivaient dans cet ordre. Reste une série de livres rarement cités et à des places variables: Tobie-Esther-Judith (telle semble être la succession la plus fréquente dans la *vetus latina*)[105], Job, Esdras, 1-2 Maccabées. W. Thiele résume bien les données en plaçant ce groupe soit après les Prophètes, soit après les Paralipomènes, ce qui pourrait s'expliquer s'il constituait un codex

[99] Il n'est pas certain que la première traduction latine du Siracide comportait la *Laus Patrum*; celle-ci est en tout cas traduite d'une autre main; voir BVR 12, p. XI-XII, qui s'appuie sur les travaux de Ph. THIELMANN et de D. DE BRUYNE. Pour plus de précisions, il faut attendre l'édition en cours de W. Thiele.

[100] W. THIELE, dans VLB 11/1, p. 223-224.

[101] C'est toujours le cas chez les Pères latins: voir P.-M. BOGAERT, *Le nom de Baruch dans la littérature pseudépigraphique: l'Apocalypse syriaque et le livre deutérocanonique*, dans W.C. VAN UNNIK (éd.), *La littérature juive entre Tenach et Mischna* (coll. *Recherches bibliques*, 9), Leyde, 1974, p. 56-72.

[102] Voir ci-dessus note 27.

[103] Ordre habituel: W 318-319, 423-425, 493; ordre Dn-Ez: W 650-651.

[104] L'ordre Dn-Ez est connu en grec: Origène (EUSÈBE, *Hist.Eccl.* VI,25; le ms 88 et la syro-hexaplaire), Méliton (EUSÈBE, *Hist.Eccl.* IV,26), Hilaire (CSEL, 22, p. 13) à rattacher aux Grecs. Il est connu chez les Latins: Stichométrie de Mommsen, Augustin (*De doctr. christ.* II,13), le concile d'Hippone d'après la *Quesnelliana* (voir C. MUNIER, dans *Sacris erudiri*, t. 21, 1972-1973, p. 43-55), Quodvultdeus (CCL 60, p. 139-147), l'*Ordo XIV* d'Andrieu et la *Collectio Vetus Gallica* (éd. H. MORDEK, p. 365).

[105] P.-M. BOGAERT, *Tobie, Esther et Judith* (art. cité à la note 88), p. 550, note 32.

placé soit à la fin de l'Ancien Testament, soit à la suite du codex Règnes-Paralipomènes. Ce groupe un peu disparate pouvait être désigné du nom de *Historiae (-arum)*; il comprenait, parmi les livres déjà cités, deux livres d'Esdras, à savoir l'apocryphe *III Esdras* (Esdras A des Bibles grecques), compté comme Ier livre, et Esdras-Néhémie (Esdras B du grec), compté comme IIème livre[106].

S'il en est bien ainsi, le groupe isolé dans le *Liber de diuinis scripturis* correspond au sixième codex de la *bibliotheca* de Cassiodore et de la division selon Augustin chez Cassiodore[107]; c'est aussi l'*ordo historiarum* du Décret de Gélase[108].

Quelques manuscrits bibliques ont effectivement conservé cette série d'*historiae*. Je connais le ms. Bologne, *Univ.* 2571/628, de San Salvatore (XIe-XIIe s.), fait de deux *codices* distincts, et surtout Cologne, *Dombibliothek* 43 (VIIIe s.), qui contient toute la série, mais vulgate: Job, Tobie, Judith, Esdras, Esther, les *capitula* des Maccabées. D'autres témoins omettent l'un ou l'autre livre.

A l'heure où l'auteur du *Liber de diuinis scripturis* travaillait, il n'y avait pas encore de Bible en un volume chez les Latins. Le groupement des livres permet, on l'a vu, de se faire une idée du contenu des divers *codices*. Mais la série des *codices*, la *bibliotheca*, n'avait guère de chances d'être et surtout de rester homogène, ce qui pouvait entraîner, pour des livres dont la place n'était pas fixe, l'absence ou la répétition. Cette non-homogénéité apparaît entre autres dans le sous-groupe Tobie-Esther-Judith. Pour ces trois livres, il existe une forme très particulière de la *vetus latina*, caractérisée par le souci de transformer la parataxe du modèle en une syntaxe savante et en un style périodique[109]. C'est cette forme du latin que le compilateur utilise pour Tobie, mais non pour Esther et Judith. Faut-il en conclure que la disparité était déjà présente dans son codex? Oui, vraisemblablement[110].

[106] Ne 9,6 est cité, comme de juste, sous le nom d'Esdras (W 538); le livre Ier est cité en W 359.

[107] *Institutiones* I, VI et XIII; éd. R.A.B. MYNORS, Oxford, 1937, p. 25-27 et 38.

[108] Éd. E. VON DOBSCHÜTZ (TU 38,4), Leipzig, 1912.

[109] P.-M. BOGAERT, *La version latine du livre de Judith dans la première Bible d'Alcala*, dans *Revue bénédictine*, t. 78, 1968, p. 7-32, 181-212; voir p. 9.

[110] Pour Esther et Judith, le *Liber de divinis scripturis* utilise un texte vieux latin très proche de celui de la Bible du XIIe s. provenant de Corbie, ms. Paris, *B.N.*, lat. 11549. – Ou bien le compilateur du *Liber* n'a pas trouvé Jdt et Est dans le même codex que Tobie, ou

Peu d'œuvres patristiques permettent une étude comme celle que nous venons de résumer. Soigneusement interrogées, les œuvres de Lucifer de Cagliari fourniraient aussi des renseignements sur ce que pouvait être une *bibliotheca* au milieu du IVe s.

3. *Quelques groupements anciens*

Il n'y a pas lieu de s'arrêter davantage aux Sapientiaux, aux Prophètes ou aux *Historiae*. Des variations moins connues sont dues à la mobilité du livre de Ruth; elles donnent lieu a deux ensembles bien attestés, l'*eptaticus* et le *liber mulierum*.

a. L'*eptaticus*

Pour désigner les premiers livres de la Bible, la tradition latine ancienne emploie le mot *eptaticus*[111], latinisation du grec *ἑπτάτευχος. Seul Sidoine Apollinaire écrit – savamment – *heptateuchus*[112]. Dans l'Église grecque et chez les Pères grecs, le mot *ἑπτάτευχος n'est pas attesté[113]; en revanche, ὀκτάτευχος est très général pour désigner un ensemble de huit livres allant de Genèse à Ruth. Le terme *octateuchus* n'est attesté chez les Pères latins que sous l'influence précise du grec, ainsi chez Jérôme[114] et chez Cassiodore[115]. En latin, seul *eptaticus* est commun.

Il est donc probable que, antérieurement à la généralisation du mot ὀκτάτευχος, ou simultanément, le terme *ἑπτάτευχος a circulé aussi

bien son codex était déjà hétérogène. Dans les deux cas, il faut supposer que la forme de texte particulière représentée par la Bible d'Alcala pour les trois livres existait déjà avant 400. Par ailleurs, il y a de sérieux indices que la version hiéronymienne de Judith en dépende sur certains points.

[111] La plus ancienne attestation relevée d'*eptaticus* est chez Ambroise (CSEL 62, p. 480) où M. Petschenig a malencontreusement corrigé les manuscrits en *heptateuchum*.

[112] *Epistulae* V,15,1 (éd. A. LOYEN, Paris, t. II, 1970, p. 198 et n. 46). Ce passage montre bien que les anciens ressentaient l'hétérogénéité des *codices* de leurs Bibles, ici d'un *eptaticus* et des *prophetae*. – Notons que *heptateuchus* n'est pas attesté dans les témoins manuscrits des *Quaestiones* d'Augustin (CCL 33) et du poème de Cyprianus Gallus (CSEL 23); pour ce dernier, le mot est employé dans les catalogues de Lorsch (Xe s.) et de Cluny (XIIe s.).

[113] Tout au plus l'un ou l'autre dictionnaire renvoie-t-il à Sidoine Apollinaire, ainsi LIDDELL and SCOTT.

[114] D'après l'édition de I. HILBERG (CSEL 55, p. 6). Encore faudrait-il y aller voir de près, car l'apparat révèle que les éditions antérieures ont *heptateucho* qui ne peut guère être, sauf pour l'orthographe, une correction savante.

[115] Voir le *Thesaurus linguae Latinae*, s.v.

dans le domaine grec, sans quoi sa déformation latine en *eptaticus* est inexplicable. Une fois de plus, la *vetus latina*, aux marches de la grécité, sauve un usage (comme elle sauve des textes) devenu obsolète au cœur du monde hellénophone.

Reste à savoir quel était le contenu de l'*eptaticus*. Apparemment sept livres, de la Genèse à Juges, à moins que Ruth, si court, ne soit pas compté, auquel cas *eptaticus* et octateuque seraient synonymes.

La tradition manuscrite ne peut trancher, car le seul témoin vieux latin, l'Heptateuque de Lyon, ne comporte plus la fin des Juges. Mais il reste les listes. La Stichométrie de Mommsen, on l'a vu, saint Augustin dans le *De doctrina christiana* 2,8,13, et la Lettre d'Innocent Ier[116] rattachent Ruth aux quatre livres des Règnes. Un «heptateuque» a donc vraiment existé dans le monde latin, et il rend parfaitement compte de l'emploi du terme *eptaticus*.

b. Le *Liber mulierum*

Il faut se demander d'autre part si Ruth n'était pas dans certains cas copié avec Esther et Judith pour constituer un *Liber mulierum*. Le folio 299 du Missel de Bobbio (Paris, *Bibl. nat.*, lat. 13246), document liturgique gallican copié dans le N. de l'Italie au VIIIe s. et parvenu à Bobbio, propose une liste de soixante-douze livres canoniques[117]. Theodor Zahn s'est appuyé sur divers indices pour déclarer qu'il s'agit là d'une refonte d'un canon oriental[118]. En particulier, la présence d'un groupe intitulé *libri mulierum*, comprenant Ruth, Esther et Judith, rappelle un usage attesté dans la Bible syriaque[119]. Th. Zahn n'avait pas observé que l'usage, quelle que soit son origine première, est aussi romain.

L'expression *liber mulierum* (au singulier) se retrouve, en effet, dans l'*Ordo XIV* de la liturgie romaine, publié par Michel Andrieu[120].

[116] H. WURM, *Decretales selectae ex antiquissimis Romanorum Pontificum epistulis decretalibus*, dans *Apollinaris*, t. 12, 1939, p. 40-93; voir p. 75.

[117] J.W. LEGG et E.A. LOWE, *The Bobbio Missal (MS Paris lat. 13246)* (coll. *Henry Bradshaw Society*, 53 et 58), Londres, 1917 et 1920; voir vol. 53, fol. 299, et vol. 58, p. 181-182.

[118] Th. ZAHN, *Geschichte des Neutestamentliches Kanons*, t. II, Erlangen et Leipzig, 1890, p. 284-288.

[119] *List of the Old Testament Peshitta Manuscripts (Preliminary Issue)*, ed. by the Peshitta Institute Leiden University, Leyde, 1961, *passim*.

[120] M. ANDRIEU, *Les* Ordines romani *du haut moyen âge*. T. III. *Les textes (suite) (Ordines XIV-XXXIV)*, Louvain, 1951, p. 25-41.

L'*Ordo XIV* peut représenter «la coutume particulière des monastères desservant la basilique Saint-Pierre dans la seconde moitié du VIIe s.». Comme d'autres *ordines* (XIII A, B, C, D), l'*Ordo XIV* propose l'organisation d'une lecture continue de la Bible durant l'année. On retrouve l'*Ordo XIV* dans la *Collectio Vetus Gallica*[121].

La ressemblance entre l'*Ordo XIV* et le Missel de Bobbio s'arrête là. Faut-il mettre sous la dénomination de l'*Ordo XIV* les trois livres énumérés par le Missel de Bobbio? C'est assez probable, puisque le même *Ordo XIV* mentionne seulement l'*eptaticus* et ne nomme pas Ruth. Ce n'est pas absolument sûr toutefois, car un témoin, cité en apparat par Andrieu, précise: *duo libri mulierum*. Plus tard, on spécifiera même: Esther et Judith. Mais il s'agit là de spécifications faites à une époque où les Bibles sont vulgates et où la vieille terminologie est sortie de l'usage. On pourrait tirer argument en faveur de la présence de Ruth dans les *libri* (ou le *liber*) *mulierum* non seulement du Missel de Bobbio, mais aussi du commentaire de Bellator mentionné par Cassiodore[122].

Il y aurait d'autres remarques à faire. Celles-ci suffisent à rappeler que les Bibles maniées par les Pères latins ne se présentaient pas comme celles des siècles suivants. Quant à la dénomination *eptaticus*, elle invite à conjecturer l'existence d'un *ἑπτάτευχος dans les habitudes éditoriales grecques anciennes. Peut-être, une fois l'attention attirée, en trouvera-t-on des traces chez les Pères grecs des trois premiers siècles, et même plus tard.

B. *Les «Pandectes»*

Cassiodore, pour la première fois semble-t-il, désigne du nom de *pandectes* des Bibles complètes en un codex. Ce ne serait pas un hasard si ce contemporain de Justinien avait emprunté à la grande œuvre juridique du règne (533) ce nom prestigieux[123]. Il est peut-être aussi le premier à avoir, de fait, édité des Bibles en un volume.

Toutefois ce n'est pas sûr. En grec, tout compte fait, ce type de Bible avait été largement diffusé au cours du IVe siècle. Pourquoi le latin

[121] H. MORDEK, *Kirchenrecht und Reform im Frankenreich. Die Collectio Vetus Gallica, die älteste systematische Kanonessammlung des Frankischen Gallien. Studien und Edition* (coll. *Beiträge zur Gechichte und Quellenkunde des Mittelalters*, 1), Berlin, 1975, p. 365.

[122] *Institutiones* I,I; éd. R.A.B. MYNORS, p. 15: *quia multa de praeconiis huius feminae* [sc. Ruth] *aliarumque subsequentium duobus libris copiosa laude celebrauit.*

[123] *Thesaurus linguae Latinae*, s.v.; J.W. HALPORN, *Pandectes, pandecta, and the Cassiodorian Commentary on the Psalms*, dans *Revue bénédictine*, t. 90, 1980, p. 290-300.

n'aurait-il pas suivi? Dom Bonifatius Fischer a consacré au «colophon d'Esther» et à d'autres particularités éditoriales de la Bible de Saint-Germain-des-Prés (Paris, *Bibl. nat.*, lat. 11553; déb. IXe s.) une étude approfondie d'où il ressort que cette Bible descend d'une *Pandectes* copiée au VIIe s. au Nord de l'Italie ou au pays des Burgondes (Lyon); celle-ci dépendrait elle-même d'une *Pandectes* romaine du Ve siècle. Sur ce dernier point, dom Fischer ne s'avance qu'avec prudence[124]; s'il a raison, le terme et la chose existaient déjà chez les Latins bien avant Cassiodore.

Tenons que Cassiodore, au milieu du VIe siècle, est à l'origine du succès, lent à venir, de cette formule éditoriale. Dépendant directement du *Codex grandior* de Cassiodore, l'*Amiatinus*, copié à Wearmouth-Yarrow en Northombrie entre 689 et 716, est la plus ancienne Bible latine en un volume qui soit conservée[125]. Du VIIe siècle datent les feuillets palimpsestes de la Bible de Léon (*Cathédrale* 15)[126].

A l'époque carolingienne, dès la fin du VIIIe siècle, la formule va être utilisée dans divers lieux, mais son succès définitif est dû à Théodulfe qui s'inspirait de la tradition espagnole des *Pandectes* et à Alcuin surtout dont les Bibles furent copiées durant près d'un siècle dans le scriptorium très actif de Tours[127].

Les *Pandectes* conserveront toujours quelque chose du caractère hybride des *bibliothecae* à partir desquelles elles avaient été copiées, mais l'uniformisation de l'orthographe et de la présentation masque les différences. Il arrive – c'est le cas pour les Bibles de Théodulfe – que nous ayons conservé certains des modèles, fût-ce fragmentairement[128].

Dorénavant, seuls les Évangiles et le Psautier feront encore l'objet de copies séparées. Les *bibliothecae* se feront de plus en plus rares.

[124] AGLB 11, p. 86-88, 246-250.

[125] Ceolfrid avait fait copier trois Bibles; on en a conservé des fragments: Londres, *Brit.Libr.*, Add. 45025 («Bankes Leaf») et 37777.

[126] Description par B. FISCHER, dans AGLB 12, p. 74-77.

[127] Pour chaque Bible, il fallait avoir prévu un élevage de plus de 210 moutons. En calculant prudemment, d'après les exemplaires conservés, que le scriptorium de Tours produisait deux Bibles par an (sans compter les évangéliaires et autres œuvres), on peut faire des estimations sur les espaces nécessaires à l'élevage et donc sur les possessions de l'abbaye (B. FISCHER, *Die Alkuin-Bibeln*, réimpr. dans AGLB 11; voir p. 269-271 et la note 182).

[128] Voir B. FISCHER, dans AGLB 11, p. 141-147: les fragments sont aujourd'hui à Orléans pour la plupart où ils viennent de Fleury.

C. *Les «capitula» et les préfaces*

Donatien De Bruyne avait réuni et fait imprimer pour la Commission de la Vulgate une documentation vaste sur les pièces qui, très tôt, ont précédé et accompagné le texte biblique, mais il n'a jamais écrit ou publié de synthèse à ce sujet. Ce n'est pas le lieu de la faire. Quelques indications rendront service.

1. *Les «capitula»*[129]

Assez tôt en Afrique, les livres de la Bible latine ont été divisés en sections ou *capitula*. Il est permis de penser que ce système se répandit avec la généralisation du codex dont il multipliait les avantages en permettant de retrouver plus facilement le passage recherché.

Le système des *capitula* suppose d'abord la division du livre en sections. Il suppose ensuite le numérotage, souvent en marge, de ces sections. Il suppose enfin l'insertion, en tête de chaque livre, de la suite numérotée des résumés très brefs de chaque section. Exceptionnellement, ces résumés sont repris à l'intérieur même du texte ou en marge, à la suite du numéro de la section; ce sont les *tituli* ou encore «rubriques», car ils sont souvent écrits au minium.

Pour certains livres bibliques, les séries conservées sont diverses et nombreuses. Elles sont désignées adéquatement par l'incipit du premier *capitulum* suivi d'un chiffre indiquant le nombre des sections. Si une confusion est possible, on donnera aussi l'incipit du deuxième *capitulum*. Parmi les séries conservées, celles qui sont directement inspirées de la *vetus latina* ne sont pas rares; certaines ont été revues sur la version hiéronymienne; d'autres ont été faites immédiatement sur elle. Plusieurs ont une origine donatiste, et l'on peut en conclure qu'il a dû exister une édition donatiste de la Bible latine[130].

La création de divers systèmes de *capitula* continua sporadiquement jusqu'au XIIIe siècle. L'actuelle division en chapitres, attribuée à Étienne Langton (début du XIIIe siècle), dut sa généralisation à l'influence de

[129] [D. DE BRUYNE], *Sommaires, Divisions et Rubriques de la Bible latine*, Namur, 1914, in-4°, [4]-601 p.; de nombreux sommaires ont été réédités dans les grandes éditions de la Vulgate d'Oxford et de Rome, mais même alors la documentation réunie par De Bruyne doit être consultée.

[130] Sur les sommaires donatistes, voir P.-M. BOGAERT, *Les particularités éditoriales des Bibles comme exégèse implicite ou proposée. Les sommaires ou* capitula *donatistes*, dans *Lectures bibliques. Colloque du 11 nov. 1980*, Bruxelles, Publications de l'Institutum Iudaicum, 1982, p. 7-21.

l'Université de Paris, à l'organisation de sa librairie et aux changements dans les méthodes d'investigation (concordances); elle est caractéristique des *Biblia Parisiensia*[131].

2. *Les préfaces et les prologues*

L'usage latin a progressivement multiplié les préfaces et prologues en tête des livres ou groupes de livres bibliques, plus que partout ailleurs[132]. Une étude systématique fait défaut. Voici du moins quelques orientations.

Parmi les nombreuses pièces placées en tête des livres bibliques, on peut distinguer, selon leur fonction, celles qui ont été écrites à cette fin et celles composées pour d'autres usages et utilisées secondairement dans des Bibles. Selon leur contenu, on distinguera parallèlement trois autres types: celles qui rapportent les circonstances de la traduction, celles qui éclairent historiquement, philologiquement, théologiquement la Bible ou ses parties, et celles qui se présentent comme des instruments de travail (concordances[133], canons d'Eusèbe[134], etc.); le deuxième type oriente expressément l'interprétation; le premier et le troisième comportent implicitement des principes d'interprétation.

Les préfaces de Jérôme occupent naturellement une grande place. On retrouve presque toujours les préfaces aux livres bibliques traduits sur l'hébreu, suivies parfois des préfaces aux traductions sur le grec hexaplaire, mais la tradition y a progressivement ajouté des préfaces de Jérôme à ses commentaires et certaines de ses lettres à contenu biblique très dense. Divers textes proches des œuvres de saint Isidore de Séville

[131] Voir ci-dessous, note 166.

[132] [D. DE BRUYNE], *Préfaces de la Bible latine*, Namur, 1920, in-4°, 266 p., a donné un texte critique provisoire de la plus grande partie d'entre elles. Beaucoup ont été rééditées sur de nouveaux frais, en particulier dans les grandes éditions critiques d'Oxford et de Rome. Pour le reste, la bibliographie est très dispersée. T. AYUSO MARAZUELA a examiné les manuscrits espagnols et a publié des pièces parfois nouvelles dans les premières années des *Estudios bíblicos*. Il peut encore être utile de consulter S. BERGER, *Les Préfaces jointes aux livres de la Bible dans les manuscrits de la Vulgate* (coll. *Extraits des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Ie série, t. XI, 2), Paris, 1904, in-4°, 78 p.

[133] D. DE BRUYNE, *Une concordance biblique d'origine pélagienne*, dans *Revue biblique*, t. 17, 1908, p. 73-83. Les canons de Priscillien sont caractéristiques d'une édition des Épîtres pauliniennes d'un certain Peregrinus (AGLB 11, p. 48-49).

[134] En dernier lieu: W. THIELE, *Beobachtungen zu den eusebianischen Sektionen und Kanones der Evangelien*, dans *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft*, t. 72, 1981, p. 100-111.

ont trouvé une large diffusion dans le rôle de prologue. Théodulfe et Alcuin ont doté leurs Bibles de grandes compositions poétiques. Mais il n'est pas question de tout énumérer.

A l'origine, les prologues sont des pièces apparemment rédigées spécifiquement pour la Bible, ainsi les prologues «marcionites» aux Épîtres pauliniennes[135] et les prologues «monarchiens» aux Évangiles[136]. Il en est de même pour les prologues de Jérôme qui, eux, nous font connaître la méthode du traducteur et souvent l'amertume du polémiste.

Bientôt, en partie pour contrebalancer le caractère hétérodoxe de certains prologues et les opinions non traditionnelles de Jérôme sur le canon, d'autres pièces furent substituées ou, le plus souvent, juxtaposées.

Dès le début du IXe siècle, le nombre des pièces adventices à caractère spirituel ou scolaire se multiplie, surtout en tête des Bibles et du Psautier. Il ne cessera de croître.

L'âge des Pères se caractérise donc par l'usage des *bibliothecae* réparties en de multiples *codices* et proposant des états pas toujours homogènes de la *vetus latina*. Parfois les traductions hiéronymiennes, hexaplaires ou sur l'hébreu, s'insinuent, ainsi chez Cassien[137]. A ce stade, seuls des systèmes élémentaires de *capitula*, les canons d'Eusèbe pour les Évangiles, des concordances pour les Épîtres pauliniennes permettaient de retrouver sans trop de peine un passage recherché. Il en sera ainsi jusqu'au début du XIIIe siècle.

IV. Vers une autre vulgate

Dans l'usage des Pères latins, y compris dans celui de Jérôme, le mot *uulgata*[138], qui rend le grec κοινή[139], s'applique à la Bible grecque dans

[135] L'origine marcionite des prologues est discutée, mais Marius Victorinus les connaissait: K.Th. Schäfer, *Marius Victorinus und die marcionitischen Prologe zu den Paulusbriefen*, dans *Revue bénédictine*, t. 80, 1970, p. 7-16.

[136] J. Regul, *Die antimarcionitischen Evangelienprologe* (AGLB 6), Fribourg-en-Br., 1969, fait le point aussi sur les prologues monarchiens.

[137] Voir note 143.

[138] E.F. Sutcliffe, *The Name «Vulgate»*, dans *Biblica*, t. 29, 1948, p. 345-352; A. Allgeier, *Haec vetus et vulgata editio. Neue wort- und begriffsgeschichtliche Beiträge zur Bibel auf dem Tridentinum*, dans *Biblica*, t. 29, 1948, p. 353-391.

[139] A vrai dire, je ne connais pas un exemple *grec* de l'empoi de κοινή pour désigner la Septante (non révisée ou *simpliciter*); on ne peut apporter que Jérôme dans l'Épître 106 ad Sunniam et Fretelam (CSEL, 55, p. 249) et dans son Commentaire à Is. (CCL 73A, p. 643).

son texte courant (non ressenti comme révisé) et à sa version latine. Depuis le XVIe siècle, il est utilisé pour désigner les Bibles latines en usage dont on attribuait tout le contenu, le plus souvent sans distinction, à saint Jérôme[140]. Comment est-on passé de la *uulgata*, traduite sur le grec, à ce que nous appelons la Vulgate?

A. *Première diffusion des versions hiéronymiennes*

Il n'y a, je l'ai dit, aucun indice que Jérôme lui-même ait été à l'origine d'une édition groupée de ses propres traductions et, encore moins, d'une Bible complète. Une telle entreprise pouvait séduire un libraire. La Bible de Saint-Germain-des-Prés (Paris, *Bibl. nat.*, lat. 11553), copiée à Paris au début du IXe siècle sur une *pandectes* plus ancienne, conserve les traces d'une tentative antique. D'une part, elle attribue à Jérôme l'ensemble du Nouveau Testament dans un colophon placé après l'Épître aux Hébreux; de l'autre, elle atteste, dans le colophon d'Esther, le regroupement des traductions hiéronymiennes sur l'hébreu et l'adjonction des deutérocanoniques, appelés «ecclésiastiques» selon l'usage de Rufin d'Aquilée, ce que Jérôme n'aurait certainement ni écrit ni approuvé[141]. Les deux colophons et donc l'édition remontent au moins au VIIe siècle, mais dom Bonifatius Fischer envisage aussi le milieu du Ve siècle. Cette date, très haute, reste incertaine et, quoi qu'il en soit, les versions hiéronymiennes n'ont gagné du terrain que lentement.

En ordre dispersé d'abord. Un exemple le montrera. Les importants fragments des Prophètes en onciale du Ve siècle, provenant de Constance, donnent Ézéchiel, Daniel et les Douze selon la *vetus latina*. Une comparaison avec le manuscrit plus tardif de Saint-Gall, étroitement apparenté au précédent, donne à penser qu'Isaïe et Jérémie s'y trouvaient selon la version hiéronymienne d'après l'hébreu (notre Vulgate)[142]. Cassien est un autre cas intéressant. Sauf exception, il cite

[140] L'emploi du mot «vulgate» pour désigner le Psautier est nécessairement particulier, puisque ce n'est pas le *Iuxta Hebraeos* qui est devenu vulgate.

[141] B. FISCHER, dans AGLB 11, p. 81-89.

[142] D. DE BRUYNE, *Deux notes sur les fragments des Prophètes en écriture onciale provenant de Constance*, dans *Revue bénédictine*, t. 43, 1931, p. 159-160; reçu par A. DOLD, dans TAB I,31, p. 11. La Bible de Gildas (VIe s.), très mêlée, paraît bien avoir eu la même particularité: F.C. BURKITT, *The Bible of Gildas*, dans *Revue bénédictine*, t. 46, 1934, p. 206-215; J. GRIBOMONT, *Les éditions critiques de la Vulgate*, dans *Studi medievali*, t. 2, 1961, p. 363-377; voir p. 364.

les Prophètes dans la version hiéronymienne selon l'hébreu, mais les Sapientiaux selon la version hiéronymienne hexaplaire[143]. Julien d'Éclane prend pour base de son commentaire sur Osée, Joël et Amos la version de Jérôme sur l'hébreu (déjà l'ordre des Petits Prophètes nous en avertit), et dans son commentaire sur Job il connaît la traduction de Jérôme sur l'hébreu[144].

Pour les Évangiles, l'on observe que la révision de Jérôme s'impose en Campanie au cours du VIe siècle. Eugippe pouvait prétendre avoir un autographe de Jérôme, selon une interprétation de la souscription des Évangiles d'Echternach (Paris, *Bibl. nat.*, lat. 9389). Victor de Capoue remplace le texte vieux latin d'un Diatessaron par celui de Jérôme. A Naples, on copie les Évangiles selon un excellent texte hiéronymien, modèle apparemment d'un groupe de manuscrits anglo-saxons[145]. Il est vrai que la révision hiéronymienne des Évangiles était revêtue de l'autorité de son dédicataire, le Pape Damase.

Les VIe et VIIe siècles, sans consacrer le succès de Jérôme, ont dû en établir les bases. Cassiodore commente le Psautier vieux latin, mais il a dans sa bibliothèque deux Bibles hiéronymiennes, l'une hexaplaire, l'autre *iuxta Hebraeos*, copiées chacune en un seul codex. Le Pape Grégoire, vers 600, sans vraiment choisir, donne sa préférence à la traduction de Jérôme sur l'hébreu[146]. Et cette forme de texte émigre très tôt en Espagne, en Angleterre, en Gaule. Les pays de vieille latinité résistent plus longtemps.

En Northombrie, Ceolfrid, vers 700, imite le *Codex grandior* de Cassiodore, mais y infuse la version *iuxta Hebraeos*. En Gaule, dans les lectionnaires mérovingiens, on observe une nette prédominance de la

[143] J. GRIBOMONT, *La transmission des textes bibliques en Italie*, dans *La cultura in Italia fra Tardo Antico e Alto Medioevo*, Rome, 1981, t. II, p. 731-743; voir p. 742.

[144] L. DE CONINCK (CCL 88, p. XXVIII-XXX et XV-XVII). – Il est curieux de constater que les pélagiens et les semi-pélagiens sont les premiers témoins certains tant des traductions hiéronymiennes sur l'hébreu et sur le grec hexaplaire que de la révision destinée à devenir vulgate des Épîtres pauliniennes.

[145] J. GRIBOMONT, *La Règle et la Bible*, dans *Atti del 7° congresso intern. di studi sull'alto medioevo, Norcia 1980*, Spolète, 1982, t. I, p. 355-389; voir p. 383. – P. PETITMENGIN (art. cité à la note 83, p. 97-98) a fait des statistiques à partir des *Codices Latini Antiquiores* de E.A. Lowe: les traductions hiéronymiennes de l'Ancien Testament sont les plus lentes à s'établir avant 600.

[146] J. GRIBOMONT, *Le texte biblique de Grégoire*, dans J. FONTAINE, R. GILLET, S. PELLISTRANDI (éd.), *Grégoire le Grand (Colloque de Chantilly, 1982)*, Paris, 1986, p. 467-475.

version de Jérôme sur l'hébreu pour l'Ancien Testament; le Nouveau Testament est ou vieux latin ou fortement contaminé[147].

Ce dernier cas nous conduit à la question la plus difficile. Comment s'est fait le choix pour les textes non traduits ou révisés par Jérôme, pour les deutérocanoniques donc et pour le Nouveau Testament sans les Évangiles? Une chose est claire. Le canon court de Jérôme ne prévaut pas. Seul Baruch disparaît (il manque dans l'*Amiatinus*; il n'apparaît pas dans le colophon du manuscrit de Saint-Germain-des-Prés et est absent de presque toutes les Bibles jusqu'au XIIIe siècle), mais c'est pour une raison accidentelle et explicable[148].

Les libraires ont donc dû suppléer. Pour le reste du Nouveau Testament, la révision devenue vulgate est aujourd'hui attribuée au cercle pélagien de Rome et à Rufin le Syrien en particulier. Pour d'autres livres, les Maccabées, la Sagesse et le Siracide, le choix ne paraît pas fondé sur la qualité ou lié de près à une révision[149].

Les études sur la diffusion des versions hiéronymiennes et sur les origines de la Vulgate ont souvent été obscurcies par suite de l'indistinction entretenue entre les livres traduits par Jérôme, toujours reconnaissables, et les autres pour lesquels les révisions successives – et donc celle aussi qui deviendrait vulgate – sont peu distinctes et parfois contaminées l'une par l'autre[150].

B. *La Bible carolingienne*[151]

Après une période assez obscure, qui voit les versions hiéronymiennes

[147] P. SALMON, *Le texte biblique des lectionnaires mérovingiens*, dans *La Bibbia nell'alto medioevo* (coll. *Settimane di studio del Centro Italiano di studi sull'alto medioevo*, 10), Spolète, 1963, p. 491-517.

[148] Voir note 101 et ci-dessous.

[149] Pour les Maccabées, voir D. DE BRUYNE et B. SODAR, *Les anciennes traductions latines des Machabées* (coll. *Anecdota Maredsolana*, IV), Maredsous, 1932, p. XXXI-XXXII; pour la Sagesse, voir W. THIELE, dans VLB 11/1, p. 174-176 (voir aussi J. GRIBOMONT, *L'édition vaticane de la Vulgate et la Sagesse de Salomon dans sa recension italienne*, dans *Rivista di storia e letteratura religiosa*, t. 4, 1968, p. 472-496); sur le Siracide, voir provisoirement *Vetus Latina. 20. Bericht des Instituts*, Beuron, 1987, p. 15-16 (W. Thiele). La Vulgate des Maccabées est une révision sur le grec vraisemblablement postérieure à Jérôme; celle de la Sagesse et du Siracide est au contraire un texte archaïque, proche de Cyprien.

[150] Si ce n'était une utopie, il faudrait souhaiter que les patrologues cessent d'utiliser le mot «vulgate». Il est non seulement équivoque, mais trompeur.

[151] Sur la Bible au moyen âge, voir C. SPICQ, *Esquisse d'une histoire de l'exégèse latine au Moyen Âge* (coll. *Bibliothèque thomiste*, 26), Paris, 1944; Beryl SMALLEY, *The Study of the Bible in the Middle Ages*, Oxford, 1952, 1983³; P. RICHÉ et G. LOBRICHON (éd.), *Le Moyen Âge et la Bible* (coll. *Bible de tous les temps*, 4), Paris, 1984.

s'établir à côté des autres et parfois prévaloir, survient un temps de stabilisation qui, sous l'influence décisive de Charlemagne et de son entourage, conduira à la victoire des versions de Jérôme selon l'hébreu. Cette histoire a été retracée avec beaucoup de détails par dom Bonifatius Fischer[152]. Il suffira ici de rappeler le rôle de deux des ministres de Charlemagne, Théodulfe et Alcuin, l'un à Orléans, l'autre à Tours.

Au risque de faire des simplifications, car l'uniformité est loin d'être acquise, il est utile de décrire le contenu d'une Bible du IXe siècle. Il convient de le faire à partir de l'usage de Tours, mais certaines particularités des Bibles de Théodulfe seront mentionnées.

L'Ancien Testament est constitué des traductions de Jérôme sur l'hébreu, avec les suppléments d'Esther et de Daniel de même qu'avec Tobie et Judith traduits par Jérôme. Pour le Psautier, Alcuin et le plus grand nombre des Bibles ont retenu la traduction hexaplaire de Jérôme utilisée dans la liturgie par les Carolingiens[153]. Seul, Théodulfe est cohérent, qui a retenu le Psautier *iuxta Hebraeos*; tel était, très logiquement, l'usage des *pandectes* antérieures; tel aussi l'usage des Bibles espagnoles, au moins jusqu'au XIIe siècle. Pour Sagesse, Siracide, 1-2 Maccabées, les Bibles d'Alcuin et de Théodulfe ont fait le succès de textes vieux-latins, tandis que Baruch n'était retenu que par Théodulfe. De 800 à 1200 environ, Baruch sera donc absent de la grande majorité des Bibles latines. Il est vrai que, dans la *vetus latina*, Baruch suivait Jérémie sans titre distinct – les Pères latins citent toujours Baruch sous le nom de Jérémie – et que, lors du remplacement de la vieille version par celle de Jérôme, la disparition pouvait passer inaperçue dans un premier temps[154]. De même, *III Esdras*, dont le Récit des Pages est souvent cité par les Pères comme Ier Esdras, ne se trouve que rarement dans les Bibles carolingiennes[155].

Le Nouveau Testament comporte la version hiéronymienne des Évangiles, suivie de la révision standard non hiéronymienne pour les autres livres.

[152] B. FISCHER, *Bibeltext und Bibelreform unter Karl dem Grossen*, dans AGLB 11, p. 101-202 (première publication en 1965); du même, *Die Alkuin-Bibeln*, dans AGLB 11, p. 203-403 (première publication en 1971).

[153] Sur la diffusion respective des Psautiers latins en Occident au moyen âge, voir B. FISCHER, *Zur Überlieferung altlateinische Bibeltexte im Mittelalter*, dans AGLB 11, p. 403-421, spéc. p. 407-415.

[154] Voir note 101.

[155] Th. DENTER, *Die Stellung der Bücher Esdras im Kanon des Alten Testamentes. Ein kanongeschichtliche Untersuchung*, Diss. Fribourg (Suisse), 1962.

On le voit, la Bible carolingienne est déjà très proche de la Bible Sixto-Clémentine (1592). Durant les siècles qui suivent, elle s'en rapprochera et s'en écartera tout à la fois.

C. *Persistance et retour de la* vetus latina

La vieille version latine ne disparaît pas totalement. Plusieurs cas de subsistance sont à mentionner dont un des plus curieux est celui de Judith. Nous avons conservé vingt manuscrits complets de la *vetus latina* de Judith, datables de la fin du VIIIe s. au XIIIe s. Sauf dans un cas, il s'agit de Bibles vulgates où Judith en vieille latine, parfois accompagné de Tobie et d'Esther, paraît égaré. De ces vingt témoins, deux datent de la fin du VIIIe s., cinq du début du IXe s., deux du IXe s., au total neuf de l'époque carolingienne. Ce n'est pas négligeable. Après quoi, il s'agit de survivances: deux au Xe s. en Espagne, deux au XIe s., deux au XIIe s. Les cinq témoins du XIIIe s. pèsent peu au regard des innombrables Bibles latines contemporaines[156]. Il est vrai que des trouvailles restent possibles.

Regardons-y de plus près. Trois témoins, un du XIe s. en Catalogne, un du XIIe en Angleterre et un du XIIIe provenant du N.-E. de la France donnent à côté d'une forme chaque fois différente de la vieille latine la version hiéronymienne. Il s'agit donc là d'options distinctes l'une de l'autre, mais toutes trois conservatrices et savantes.

Autre surprise. Dans un groupe de manuscrits vieux latins que j'ai appelé burgonde, car l'archétype peut provenir de cette ancienne région s'étendant à l'Est de Lyon, le texte vieux latin est précédé de la préface de saint Jérôme. La lecture de la préface, cependant, offre un nouveau sujet d'étonnement. On sait que Jérôme ne tient pas Judith pour canonique, et il écrit ici: *cuius auctoritas ad roboranda illa quae in*

[156] Vers la fin du VIIIe s.: Munich, *Clm* 6239 (VL 130) et Metz, *B.M.*, 7 (VL 145); du début du IXe s.: Paris, *B.N.*, lat. 11553 (VL 7), Stuttgart, *Landesbibl.* H.B. II. Bibl. 35 (VL 131), Paris, *B.N.*, lat. 93 (VL 148), Paris, *B.N.*, lat. 11505 (VL 150), Hanovre, *Kestner Museum*, Ms. Cul. I,80 (VL 157); au cours du IXe s.: Berne, *Burgerbibl.* 533 (VL 153) et vraisemblablement le manuscrit perdu du chanoine Pech (VL 152); du Xe s.: Madrid, *Bibl. Univ. Centr.* 31 (VL 109), Léon, *S. Isidoro*, codex gothicus legionensis (VL 133); du XIe s.: Paris, *B.N.*, lat. 6 (VL 62) avec la version hiéronymienne, Verceil 22 (VL 123); du XIIe s.: Oxford, *Bodl. Libr.*, Auct. inf. E 2 (VL 132) avec la version hiéronymienne, Madrid, *Mus. Arq.* 485 (VL 134); du XIIIe s.: Paris, *B.N.*, lat. 11549 (VL 151), Paris, *B.N.*, lat. 161 (VL 149), Paris, *B.N.*, lat. 78 (VL 147), Darmstadt, *Landesbibl.* 694 (VL 158), avec la version hiéronymienne; à quoi il faut ajouter Paris, *B.N.*, nouv. acq. lat. 707, qui a été reconnu par Yolanta Załuska et m'a été signalé par F. Dolbeau.

contentione ueniunt minus idonea iudicatur. Trois témoins sur cinq lisent non pas *minus idonea*, mais *utique idonea*, et telle devait être la leçon de l'archétype «burgonde», puisque le témoin espagnol, le *codex gothicus legionensis* a la leçon confluente *utique minus idonea.* On en conclura que, vraisemblablement à Lyon aux ve-vi^e s., la canonicité de Judith était couverte de l'autorité de Jérôme, sous sa forme vieille latine[157]. C'est un comble.

Mais venons à Paris vers 800. On y lisait certainement deux formes de la vieille version latine de Judith, celle dont il vient d'être question et celle qui est conservée dans la Bible de Saint-Germain-des-Prés (Paris *B.N.*, lat. 11553). Cette dernière, appréciée globalement, est un excellent témoin des textes devenus vulgates, mais pour quelques livres, dont Judith, elle transmet une forme de la vieille latine; elle a conservé aussi après le livre d'Esther un colophon qui range Judith parmi les livres «ecclésiastiques». Tant par le type de texte vieux latin que par le colophon, la Bible de Saint-Germain-des-Prés est apparentée à une Bible catalane du xie siècle, la Bible de Rodas (Paris, *B.N.*, lat. 6), et elles doivent remonter, pour certains éléments, à un archétype commun. Ici, comme pour le texte «burgonde», l'accord des manuscrits parisiens venus du Sud de la Gaule avec des manuscrits d'au-delà des Pyrénées permet de remonter à un type de texte, antique vraisemblablement.

Et en ce tout début du ixe siècle, la traduction hiéronymienne de Judith n'est sans doute pas connue à Paris. Il faudra encore un peu de temps pour que les Bibles d'Alcuin et de Théodulfe occupent le terrain.

La préface de Jérôme, dépréciative comme elle l'était, aurait pu être fatale à la transmission du livre de Judith. Il fut sauvé, sous sa forme vieille latine d'abord, par le colophon d'Esther au nom d'une théorie assez particulière du canon, celle de Rufin d'Aquilée sans doute, puis par le maquillage de la préface de Jérôme, avant que finalement la traduction de Jérôme ne l'emporte. C'est Jérôme, merveilleux traducteur et grand commentateur, victorieux de Jérôme, théoricien du canon. Curieux paradoxe où s'exprime la tradition.

D'autres exemples de persistance de la *vetus latina* seraient à mentionner, mais les cas de retour sont encore plus éloquents.

On peut attribuer à un certain Peregrinus une édition des Proverbes précédée des préfaces de Jérôme à ses deux traductions (hexaplaire et

[157] P.-M. BOGAERT, *Recensions de la vieille version latine de Judith.* V. *La tradition carolingienne*, dans *Revue bénédictine*, t. 88, 1978, p. 7-44; voir p. 7-11.

iuxta Hebraeos) et d'un appendice où Peregrinus s'explique: «Voici pourquoi, dans ce livre, les deux préfaces, celle de la traduction sur le grec et celle de la traduction sur l'hébreu, ont été mises en tête. C'est que, pour élucider le sens et pour édifier le lecteur, un certain nombre d'éléments tirés du grec ont été ou bien insérés dans la traduction de l'hébreu, ou bien mis en marge (? *extrinsecus iuncta*). Et pour cela, lecteur, souviens-toi de Peregrinus». Ces interpolations ont été faites, au moins en partie, avant la diffusion en Espagne, déjà en Italie, au ve siècle[158]. La précision n'est pas sans intérêt. Mais ici il importe surtout d'observer la volonté tôt apparue de ne pas laisser se perdre la Septante en ce qu'elle avait de propre.

Un phénomène similaire s'observe, mais non signé, en 1-2 Samuel (I-II Règnes). Là où la version hiéronymienne est plus courte que la *vetus latina*, les suppléments de celle-ci sont introduits dans celle-là[159]. De manière plus diffuse, on observe partout une contamination, tantôt délibérée, tantôt inconsciente, de la version nouvelle ou nouvellement reçue par les anciennes.

Ces cas de retour sont antérieurs à l'époque carolingienne. Mais l'histoire se continue. La réintégration de Baruch est nettement plus tardive. J'ai montré ailleurs les motifs d'ordre liturgique, patristique et autres qui ont été invoqués en ordre dispersé pour conserver *in extremis* quatre textes vieux latins bien distincts, dont l'un, sauvé par Théodulfe, deviendra dominant au XIIIe siècle[160].

D. *Recours à l'hébreu*

Dans la tradition de la Bible latine, le recours au grec, seule autorité au départ, est devenu de plus en plus rare, même pour le Nouveau

[158] B. FISCHER, dans AGLB 11, p. 50-53; voir ci-dessus note 46.

[159] Voir ci-dessus note 45.

[160] Voir note 101. — La persistance et le retour de la *vetus latina* au moyen âge ont pour résultat que des auteurs médiévaux, parfois tardifs, citent des formes aberrantes. Claude de Turin explique Ruth d'après la vieille latine (I.M. DOUGLAS, *The Commentary on the Book of Ruth by Claudius of Turin*, dans *Sacris erudiri*, t. 22, 1974-1975, p. 296-320); plus tard, Liutprand de Crémone cite un texte archaïque de l'Ép. aux Hébreux (H.J. FREDE, *Der Text des Hebräerbriefs bei Liutprand*, dans *Revue bénédictine*, t. 96, 1986, p. 94-99). Sur huit références de Jean de Limoges (XIIIe s.) à Baruch, six dépendent du texte théodulfien (vulgate), mais deux relèvent du texte édité par Sabatier également présent en France, mais plus rare. D'autres exemples chez B. Fischer (art. cité à la note 151). Évidemment, les auteurs médiévaux trouvent aussi la vieille latine chez les auteurs patristiques et dans la liturgie; voir ci-dessus, note 42.

Testament, en attendant la Renaissance. Le recours à l'hébreu, pour d'autres raisons, ne pouvait être qu'exceptionnel. Il pouvait s'autoriser de Jérôme pour retourner à l'autorité recommandée par lui, quitte à le corriger. Deux procédures étaient possibles; une troisième n'était pas encore envisagée.

Au début du IXᵉ siècle, à Corbie, la Bible aujourd'hui à Paris, *B.N.*, lat. 11532-11533 est le résultat de la comparaison d'une Bible alcuinienne avec une Bible théodulfienne. Les responsables de l'édition romaine d'Ézéchiel vulgate estiment que le choix des leçons a été fait après consultation de l'hébreu[161]. Pas de leçons nouvelles donc, mais tri des leçons attestées. C'est une première façon d'utiliser l'hébreu.

Une deuxième manière, faisant prévaloir éventuellement des leçons nouvelles, est attestée pour la même époque. Ainsi que dom Jean Martianay et Samuel Berger l'avaient pressenti et que Avrom Saltman l'a montré, un lettré juif, vivant antérieurement à Rabban Maur et auteur des *Quaestiones in libros Regum et Paralipomenon*, est aussi le responsable des notes marginales dans deux Bibles théodulfiennes, celle de Saint-Germain-des-Prés (Paris, *B.N.*, lat. 11937) et celle de Carcassonne (aujourd'hui à Copenhague)[162].

La révision savante de Étienne Harding suppose aussi le recours à des hébraïsants[163]. L'intérêt pour l'hébreu se maintiendra durant tout le moyen âge et il influence parfois le texte biblique. André de Saint-Victor et, plus tard, Nicolas de Lyre doivent être cités. Mais beaucoup de travail reste à faire pour préciser ces points.

L'histoire des recensions anciennes et médiévales du Psautier de Jérôme *iuxta Hebraeos*, écrite avec précision par dom H. de Sainte-

161 BVR, t. 15, Rome, 1978, p. LIV.

162 A. SALTMAN, *Pseudo-Jerome. Quaestiones on the Book of Samuel*, ed. with an Introduction (coll. *Studia Post-Biblica*, 26), Leyde, 1975, p. 16.

163 D. KAUFMAN, *Les Juifs et la Bible de l'abbé Étienne de Cîteaux*, dans *Revue des études juives*, t. 18, 1889, p. 131-133; T. HÜMPFNER, *Die Bibel des hl. Stephan Harding*, dans *Cistercienser-Chronik*, t. 29, 1917, p. 73-81; t. 46, 1934, p. 137-141; A. LANG, *Die Bibel Stephan Hardings*, dans *Cistercienser-Chronik*, t. 51, 1939, p. 247-256, 275-281, 294-298; t. 52, 1940, p. 6-13, 17-23, 33-37; Ch. OURSEL, *La Bible de saint Étienne Harding et le scriptorium de Cîteaux*, dans *Cîteaux*, t. 10, 1959, p. 32-43. Étienne a décrit sa méthode (PL 166, 1373-1376); voir aussi l'article de J.P.P. MARTIN cité à la note 11 et l'ouvrage à paraître de Yolanta ZAŁUSKA, *L'enluminure et le scriptorium de Cîteaux au XIIᵉ siècle* (coll. *Cîteaux. Studia et Documenta*, 4), Brecht, Abdij Nazareth. – Sur une révision à Hirschau, vers 1090, voir E. NESTLE, *Kleinigkeiten*, 22. *Die Hirschauer Vulgata-Revision*, dans *Theologische Studien aus Württemberg*, t. 10, 1889, p. 305-311. Sur Nicolas Maniacoria (XIIᵉ s.), voir entre autres R. WEBER, *Un nouveau manuscrit de la révision du Psautier «iuxta Hebraeos» due à Nicolas Maniacoria*, dans *Revue bénédictine*, t. 85, 1975, p. 402-404. Plus largement: Beryl SMALLEY, *The Study of the Bible in the Middle Ages*, ch. VI,5.

Marie, est le lieu privilégié des diverses tentatives de retour à l'hébreu tout au long du moyen âge. Elle peut servir d'exemple[164].

Mais ce n'est, sauf erreur, qu'au XVI[e] siècle, avec Robert Estienne, suivi par les Louvanistes (1547) et la Sixto-Clémentine (1592), puis par les moines de Saint-Jérôme, que l'effort critique a visé à retrouver, en s'aidant des meilleurs témoins, ce que Jérôme a réellement écrit, non ce qu'il aurait dû écrire. Au moment même où Robert Estienne préparait ses grandes éditions de la Vulgate, fondées en particulier sur l'excellente Bible, alors complète, de Saint-Germain-des-Prés (Paris, *B.N.*, lat. 11553), d'autres travaillaient selon d'autres principes, corrigeant le latin sur l'hébreu et le grec[165]. Toutefois il ne faut pas s'y tromper, le recours à l'hébreu est resté assez rare, et il ne marqua pas en profondeur la transmission des versions hiéronymiennes.

E. *Les Biblia Parisiensia*

Le contenu des Bibles carolingiennes a été sommairement décrit plus haut. Les Bibles d'Alcuin, très nombreuses au départ et souvent recopiées, donnent le ton pour les siècles suivants. Il ne s'agit pas d'un monopole. D'autres exemplaires, de plus ou moins bonne qualité, ont été recopiés et diffusés dans les provinces ou hors de France; il y eut aussi, on vient de le voir, des révisions savantes. La diffusion des exemplaires ne tient pas d'abord à leur valeur intrinsèque, difficile à évaluer, sinon superficiellement sur l'orthographe; elle dépend surtout de circonstances matérielles. Tours avait constitué ce milieu favorable au IX[e] siècle; l'Université de Paris, ses maîtres et sa librairie allaient jouer le même rôle à partir du début du XIII[e] siècle dans la mise au point des *Biblia Parisiensia*.

Le nom d'Étienne Langton est à citer ici. Le célèbre théologien venu d'Outre-Manche semble bien être à l'origine d'une nouvelle division en

[164] *Sancti Hieronymi Psalterium iuxta Hebraeos*, édition critique par H. DE SAINTE-MARIE (CBL, 11), Rome, 1954. – Sur l'histoire de la Vulgate aux XIV[e] et XV[e] s., voir L. SALEMBIER, *Une page inédite de l'histoire de la Vulgate*, Amiens, 1890 (extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*. 1887 et ss.), sur Pierre d'Ailly, et N. GREITEMANN, *Die Windesheimsche Vulgatarevisie in de vijftiende eeuw*, Hilversum, 1937.

[165] T.H. DARLOW, et H.F. MOULE, *Historical Catalogue of the Printed Editions of Holy Scripture in the Library of the British and Foreign Bible Society*, Londres, t. II, 1903 (repr. New York, 1963), p. 903-959; H. QUENTIN, *Mémoire sur l'établissement du texte de la Vulgate* (CBL, 6), Rome, 1922, p. 75-208; J.M. LENHART, *Protestant Latin Bibles of the Reformation from 1520-1570. A Bibliographical Account*, dans *The Catholic Biblical Quarterly*, t. 8, 1946, p. 416-432.

chapitres (sans sommaires) qui, légèrement modifiée, allait supplanter toutes les autres[166]. Précisé bientôt par la subdivision, d'abord mentale, des chapitres en lettres (de A à G), le système se généralisa. Il répondait en effet au besoin de concordances bibliques[167] en facilitant leur composition. Il participait aussi à la profonde mutation du travail exégétique universitaire, modification qu'il attestait et qu'il favorisait tout à la fois en restreignant l'importance des contextes et en morcelant les «autorités». D'autres outils sont créés parallèlement, en particulier les «correctoires», recueils de variantes, établis à partir du texte désormais stabilisé, sinon fixé[168]. L'ordre des livres se présente désormais de manière uniforme.

En quoi le contenu des *Biblia Parisiensia* se distingue-t-il de celui des Bibles d'Alcuin? D'abord, la présence de la brève *Oratio Manasse*, jusque là cantique biblique adjoint au Psautier, se généralise à la suite des Paralipomènes (Chroniques). Par ailleurs, après Esdras-Néhémie, compté comme I et II Esdras, on lit *III Esdras* (Esdras A dans la Septante) et *IV Esdras* (l'Apocalypse juive d'Esdras, entourée de suppléments chrétiens); jusque là, ces deux textes ne se trouvent que de temps en temps dans les Bibles latines, bien que le premier, *III Esdras*, ait fait partie de la Bible des Pères latins, où il constituait le premier livre d'Esdras. De plus, la récupération de Baruch et de l'Épître de

[166] O. SCHMID, *Ueber verschiedene Eintheilungen der Heiligen Schrift insbesondere über die Capitel-Eintheilung Stephan Langtons im XIII. Jahrhunderte*, Graz, 1892; A. d'ESNEVAL, *La division de la Vulgate latine en chapitres dans l'édition parisienne du XIIIe siècle*, dans *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, t. 62, 1978, p. 559-568.

[167] R.H. ROUSE et Mary A. ROUSE, *The Verbal Concordance to the Scriptures*, dans *Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. 44, 1974, p. 5-30, 2 pl. – Sur la division «mentale» des chapitres en sections désignées par des lettres (a-g), voir p. 10. Sur l'insertion effective des lettres, voir C. SPICQ, *Esquisse* (cité à la note 151), p. 164. Le système a été perfectionné vers la fin du XIIIe s. (quatre lettres pour les chapitres courts). «Lorsqu'on examine la pensée d'un auteur ou qu'on fait l'édition de son œuvre, on doit tenter d'identifier, non seulement la source originelle d'un extrait, mais encore la source intermédiaire d'où il pourrait provenir; il faut étudier non seulement la pensée d'un auteur, mais aussi sa méthode de travail. Trop souvent, c'est l'outil de travail passé inaperçu qui a fixé les dimensions de l'horizon littéraire d'un auteur» (R.H. ROUSE, *La diffusion en Occident au XIIIe siècle des outils de travail facilitant l'accès aux textes autoritatifs*, dans *Revue des études islamiques*, t. 46, 1976, p. 115-147; voir p. 145).

[168] S. BERGER, *Des essais qui ont été faits à Paris au treizième siècle pour corriger le texte de la Vulgate*, dans *Revue de théologie et de philosophie*, t. 16, 1883, p. 41-66; H. DENIFLE, *Die Handschriften der Bibel-Correctorien des 13. Jahrhunderts*, dans *Archiv für Literatur- und Kirchengeschichte des Mittelalters*, t. 4, 1888, p. 263-311, 471-601; J. GRIBOMONT, art. *Bibel*, B.I.f. *Bibelkorrektorien*, dans *Lexikon des Mittelalters*, II,1, 1981, col. 44-45.

Jérémie, qui devient le ch. 6 de Baruch dans la nouvelle division de l'université, est désormais acquise. Enfin, pour s'en tenir au plus visible, l'Épître aux Laodicéens qui se trouve dans de nombreuses Bibles médiévales, mais non chez Théodulfe et seulement dans certaines Bibles de Tours[169], n'a pas trouvé place dans les *Biblia Parisiensia*.

Cet état de choses se consolide au cours des siècles suivants avec l'aide de l'imprimerie. Il ne sera modifié qu'à la suite du Décret de Trente sur le Canon des Écritures (1546). La Bible de Sixte-Quint (1590) supprima purement et simplement *III-IV Esdras* et l'*Oratio Manasse*, mais l'édition de 1592, dite Sixto-Clémentine, inspirée par le cardinal Bellarmin, les réintégrera, en appendice cette fois, *extra scilicet seriem Canonicorum ... ne prorsus perirent*. Les citations patristiques et la présence dans les Bibles manuscrites sont invoquées comme arguments en faveur de ce sauvetage dont l'efficacité aura duré un peu moins de quatre cents ans[170].

F. *La présentation extérieure des Bibles*

L'histoire n'a pas marqué seulement le contenu des Bibles; elle joue un rôle encore plus important dans leur présentation extérieure. L'époque carolingienne a été caractérisée par le succès, on l'a vu, des Bibles de grand format en un volume, parfois en deux ou en trois. Il n'est pas toujours possible de décider d'ailleurs si la répartition des cahiers en deux ou trois volumes est originale ou non. Ce qui distingue ces Bibles des *bibliothecae*, c'est que presque toujours elles attestent une présentation unifiée. La *bibliotheca* d'une dizaine de volumes était facilement hétéroclite; elle regroupait la diversité. Les *Pandectes* ont canalisé cette diversité. Même subdivisées en deux ou en trois, elles restent habituellement homogènes. Il est arrivé vraisemblablement que, à partir de Bibles en deux ou trois volumes, des séries hétérogènes surgissent. Mais la confusion est plus difficile et la complémentarité nécessairement plus rare (en raison des différences dans l'ordre des livres) que pour les *bibliothecae*.

Celles-ci ne disparaissent pas totalement. Un coup d'œil à l'inventaire de dom Fischer pour l'époque carolingienne[171] permet de voir que les

[169] B. FISCHER, dans AGLB 11, p. 285, n. 217; H.J. FREDE, VLB 24/2, p. 290-303.

[170] La Néo-Vulgate et, sauf erreur, toutes les traductions en langue vulgaire depuis le début du siècle omettent l'*Oratio Manasse* et *III-IV Esdras*.

[171] B. FISCHER, dans AGLB 11, p. 101-202.

bibliothecae côtoient les Bibles de grand format. A certains endroits, l'usage se perpétue au xᵉ siècle[172].

Mais la grande Bible en un volume, parfois subdivisée, resta de mode tout au long du moyen âge et a son aboutissement dans la Bible de Gutenberg. Elle domine décidément le xIIᵉ siècle[173] dans l'ambiance monastique et canoniale, disons chorale, particulière à ce siècle. Avec l'extension rapide d'ordres religieux anciens et nouveaux, le nombre des grandes Bibles, conçues plus pour le chœur que pour la lecture privée, augmente sensiblement. L'enluminure en est souvent fort belle. En Italie, le phénomène prit des allures de gigantisme, dans la mouvance de la réforme grégorienne qui prônait la vie régulière même pour les clercs. Une centaine de ces Bibles géantes, dites «atlantiques», témoins privilégiés des débuts de la peinture italienne[174], existent encore; on en rencontre au Nord des Alpes.

La scolastique naissante dans les écoles cathédrales et bientôt triomphante dans l'université est à l'origine de deux types nouveaux de Bible: la Bible glosée en une vingtaine de grands volumes et la Bible de poche (comme il y avait eu les Évangiles de poche en Irlande)[175].

La Glose, ou encore la *Glossa ordinaria*, on le sait désormais, ne remonte pas à Walafrid Strabon († 842), mais à Anselme de Laon († 1117). Petit à petit, la manière de disposer la glose autour du texte biblique se précisa et, à la fin du xIIᵉ siècle, ce type de commentaire eut un succès très large, qui se maintint au cours des siècles suivants[176].

Avec l'avènement de la librairie professionnelle autour de l'Université de Paris, la «Bible de poche» se répand aussi très largement[177], sans qu'on puisse dire – tant s'en faut – que toutes ces Bibles reproduisent le

[172] Par exemple: Paris, *B.N.*, lat. 94 (région d'Albi). – Sur les Bibles complètes au xᵉ et au xIᵉ s., voir BBL, VI, n° 546, p. [201]-[202].

[173] W. CAHN, *La Bible romane. Chefs-d'œuvre de l'enluminure*, Fribourg (Suisse), 1982. – Le catalogue qui achève l'ouvrage (brèves descriptions des Bibles, avec bibliographie) rend service au spécialiste (p. 251-294).

[174] E.B. GARRISON, *Studies in the History of Mediaeval Painting*, 4 vol., Florence, 1953-1962; K. BERG, *Studies in Tuscan Twelfth-Century Illumination*, Oslo, 1968; J. GRIBOMONT, *Les éditions critiques de la Vulgate*, dans *Studi medievali*, IIIᵉ série, t. 2, 1961, p. 363-377; voir p. 373-375.

[175] P. MCGURK, *The Irish Pocket Gospel Books*, dans *Sacris erudiri*, t. 8, 1956, p. 249-270 (huit exemples du vIIᵉ au Ixᵉ s.).

[176] C.F.R. DE HAMEL, *Glossed Books of the Bible and the Origins of the Paris Booktrade*, Woodbridge et Dover, 1984; voir p. xIII.

[177] Je ne connais pas d'étude d'ensemble, fût-elle sommaire, sur les Bibles de poche, souvent des *Biblia Parisiensia*, qui pullulent à partir du xIIIᵉ siècle.

texte de l'université. Ici encore le succès fut durable. Et l'imprimerie s'efforça vite d'offrir à ses clients des instruments recherchés.

Ce n'est pas le lieu d'entrer dans plus de détail. Certains domaines restent d'ailleurs à explorer. Au terme du moyen âge, au temps des incunables, on retrouve les trois types de Bible: la Bible de grand format en un ou deux volumes, la Bible de poche[178] et la suite des volumes de la Bible glosée[179]. Un seul point nous retiendra encore: l'ordre des livres bibliques.

G. *L'ordre des livres bibliques*

Samuel Berger est seul à avoir étudié sur une grande échelle l'ordre des livres bibliques[180]; récemment Walter Thiele a repris l'examen en le centrant sur les Sapientiaux[181]. Berger mettait, au départ de l'ordre des livres dans les Bibles vulgates, celui de saint Jérôme, car il tenait implicitement que les autres ordres en étaient des modifications[182]. Il savait toutefois que beaucoup de Bibles en un volume dérivent de *bibliothecae*, et que l'on pouvait disposer les *codices* de plusieurs manières, le contenu de ces *codices* étant lui-même diversement ordonné. C'est de ce principe qu'il faut partir, ainsi que W. Thiele l'a fait pour les Sapientiaux. L'influence d'autres facteurs, l'ordre du canon juif, celui du *prologus galeatus* de Jérôme pour les Rois, etc., ne se fera sentir que secondairement et sans uniformité.

Les groupements proposés par Berger, sept pour deux cent douze configurations globales distinctes – et on atteindrait sans peine les trois cents, même sans rentrer dans les détails –, restent pratiques. Je les présente ici, en précisant certains points.

Est à rattacher à la tradition vieille latine ou à l'influence du *Décret de Gélase* le groupe des manuscrits commençant par Octateuque-Rois-Chroniques (groupe II de Berger), ainsi l'*Amiatinus*; si Esdras et Tobie suivent Chroniques, il s'agit de l'ordre des *Biblia Parisiensia* et des

[178] Sauf erreur, la première est de Froben, en 1491.

[179] La répartition des types de Bibles glosées dans le *Gesamtkatalog der Wiegendrücke*, t. 4, Leipzig, 1930, p. 68, pourrait servir d'hypothèse de travail pour classer les manuscrits.

[180] S. Berger, *Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du moyen âge*, Nancy, 1893, p. 301-306, 331-342.

[181] W. Thiele, dans VLB 11/1, p. 222-232; sur les Épîtres pauliniennes, voir H.J. Frede, dans VLB 24/2, p. 290-303.

[182] «Mais bientôt le besoin se faisait sentir de modifier l'ordre de saint Jérôme ...» (S. Berger, *Histoire de la Vulgate*, p. 302).

éditions imprimées antérieures à la Sixto-Clémentine (groupe IV de Berger); cette dernière a déplacé en appendice l'*Oratio Manasse* et *III-IV Esdras*. Les Bibles alcuiniennes (Tours) se caractérisent par la succession Octateuque-Rois-Prophètes, mais c'était déjà le cas du *Codex grandior* de Cassiodore (groupe II de Berger). Les Bibles de Théodulfe groupent six deutérocanoniques (Sagesse, Siracide, Tobie, Judith, 1-2 Maccabées), tandis que Baruch suit Jérémie; Daniel est détaché des Prophètes; ces Bibles s'ouvrent donc sur la succession Octateuque-Rois-Isaïe-Jérémie-Ézéchiel-XII Prophètes (groupe I de Berger). Certaines Bibles influencées indépendamment par le canon juif ressemblent aux théodulfiennes. Le groupe VI de Berger, Octateuque-Job, doit avoir été inspiré par la Lettre de Jérôme à Paulin, souvent copiée en tête des Bibles, bien que non destinée à cet usage. Alcuin connaît cet ordre, mais seulement dans ses poèmes. Le groupe VII de Berger est celui de la *lectio continua* au chœur selon les *ordines legendi*; on le reconnaît en particulier à la succession Octateuque-Jérémie et Isaïe-Épîtres pauliniennes[183]. Le groupe V, débutant par Octateuque-Rois non suivi des Chroniques ou des Prophètes, rassemble des ordres aberrants. Ici comme ailleurs, il y a beaucoup de séquences remarquables et peut-être anciennes. Ainsi Ruth est séparé de Genèse-Juges, isolant un heptateuque, le vieil *eptaticus* peut-être, dans quelques Bibles (groupe VI, n°s 180-181)[184]. Des variantes de ces ordres permettent de reconnaître des parentés éditoriales et d'opérer des classements, ainsi pour les Bibles atlantiques en Italie et pour les Bibles de Tours[185].

Berger avait déjà remarqué le caractère très limité de l'empreinte hiéronymienne sur l'ordre des livres. Ce n'est pas vraiment un hasard si l'ordre des *Biblia Parisiensia* est très proche de celui du célèbre *Vaticanus* de la Septante: le regroupement en tête de tous les livres historiques est une tendance marquée des Bibles chrétiennes. Les traductions

[183] Cet ordre se rencontre déjà au IXe siècle: Milan, *Ambros.* E 26 inf. (de Bobbio); Douai, *B.M.* 14 (de Marchiennes). Au Xe siècle on peut attribuer Einsiedeln, *Stiftsbibl.* 5-7 et Milan, *Ambros.* E 53 inf. (Biasca).

[184] L'ordre 180 est celui du ms. Paris, *B.N.*, lat. 180 (XIIIe-XIVe s.); l'ordre 181 est celui du ms. Auch 1 (XIIIe s.; Ruth semble manquer). D. De Bruyne (notes manuscrites) en rapprochait Vienne, *ÖNB*, lat. 4249 (XVe s.). Il signale aussi la Bible en cinq volumes de Chaumont (XIIe s.), mais ici il a pu y avoir influence de l'ordre hébreu, car Daniel est séparé d'Ézéchiel; cette Bible vient probablement de Morimond. L'ordre de la Bible de Padoue, *Séminaire* 21, est déconcertant.

[185] J. GRIBOMONT, *Les Prophètes de Belizo (San Pietro C 92)*, dans *Miscellanea codicologica F. Masai dicata*, Gand, 1979, t. I, p. 189-201, pl. 28-29, pour les Bibles atlantiques; B. FISCHER, dans AGLB 11, p. 275-287, pour les Bibles d'Alcuin.

hiéronymiennes sur l'hébreu ont été victorieuses, sauf pour le Psautier; mais, sur la question de l'ordre des livres, très liée au canon, la tradition patristique a prévalu.

Conclusion

Le débat entre la tradition ecclésiastique d'un côté, représentée par la Septante traduite en latin, la *uulgata* au sens des Pères latins, et l'*hebraica ueritas*, de l'autre, proposée avec agressivité par Jérôme, s'il cesse d'être acrimonieux après la mort de celui-ci, n'en continue pas moins pacifiquement tout au long du moyen âge. Il rend compte des contradictions subsistant dans la plupart des Bibles où les préfaces hiéronymiennes en côtoient d'autres non consonantes. Le débat ne s'achève pas avec les Bibles de l'Université de Paris. Il reprendra à la Renaissance, mais il ne redeviendra passionné que lorsque certaines éditions bibliques, la première fois en 1526[186], isoleront les «apocryphes» dans une section propre entre l'Ancien et le Nouveau Testament. C'était rompre avec l'antique tradition représentée par les *Biblia Parisiensia* et leur descendance imprimée auxquelles s'applique depuis le XVIe siècle, avec un contenu renouvelé, le vieux nom de *uulgata*.

Lorsque la Bible de Sixte-Quint de 1590 fut remplacée en 1592 par ce que nous appelons la Sixto-Clémentine, la seule différence visible au premier coup d'œil – et c'est un paradoxe pour une Bible issue de Trente – est la restitution, en fin de volume certes et avec une préface rappelant leur exclusion du canon, de l'*Oratio Manasse* et de *III-IV Esdras*. Mais cette modification *in extremis* révélait à sa manière, chez des hommes non suspects d'infidélité au Concile, la volonté de respecter le contenu traditionnel des Bibles, en fait celui des *Biblia Parisiensia*.

La tension entre l'ancienne *uulgata* et la *ueritas hebraica*, si elle s'exprime parfois dans les commentaires, apparaît plus évidente dans les prologues, dans l'ordre des livres, dans la présence ou dans l'absence de certains textes. L'histoire des Bibles latines est bien une page de l'exégèse de la Bible[187].

[186] Le regroupement des livres propres à la Septante entre l'Ancien et le Nouveau Testament est prévisible dans la table des matières de la traduction du Pentateuque de Luther parue à Wittenberg en 1523; elle ne sera effective que lors de la parution de sa Bible en 1534. Mais, dès 1526 à Anvers, Jacob van Liesveldt éditait une Bible flamande organisée de cette façon. La même année, l'édition de la Septante parue à Strasbourg relègue les «apocryphes» à la fin du troisième et dernier volume: c'était donner à cette logique un effet rétroactif.

[187] Cette histoire n'est pas close, et la tension demeure. La «Nova Vulgata» (communément: la Néo-Vulgate) latine, mise en chantier en 1965 par Paul VI et achevée sous

La tradition latine de l'Ancien Testament, le lecteur l'aura vu, a été trop peu étudiée; elle est aussi très complexe. Celle du Nouveau Testament est plus simple et mieux connue. Si donc le théologien chrétien peut tirer quelque profit de ce trop rapide survol, il ne s'arrêtera pas tant à la présence ou à l'absence, au contenu précis ou même à l'autorité de tel livre qu'aux conditions concrètes dans lesquelles l'héritage s'est transmis, à l'échange incessant entre le livre et son interprétation, entre la Bible et la Tradition, entre la lettre et l'Esprit.

Appendice

Bibliographie sélective sur l'Ancien Testament latin: éditions de texte et travaux essentiels*

A. Vulgate

1. Éditions

- *Biblia Sacra iuxta Latinam vulgatam versionem iussu Pii PP. XI* [et successorum], cura et studio monachorum S. Benedicti, Città del Vaticano, 17 vol., 1926-1987 (manquent seulement 1-2 M, en préparation).
- *Biblia Sacra iuxta vulgatam versionem*, adiuvantibus B. Fischer, I. Gribomont, H.F.D. Sparks, W. Thiele, recensuit R. Weber, Ed. III[a] quam praeparavit B. Fischer cum sociis H.I. Frede, I. Gribomont, H.F.D.

Jean-Paul II en 1979, en témoigne à sa façon. D'une manière générale, elle vise à incorporer à la Vulgate les acquis les plus sûrs de l'exégèse en respectant autant que possible la langue et le texte des anciens traducteurs. Cependant pour Tobie et Judith, l'adaptation hiéronymienne a été totalement abandonnée au profit d'une nouvelle version sur le grec, très proche de la *vetus latina*. Le livre d'Esther retrouve à leur place naturelle non seulement les suppléments du grec, mais aussi ceux que la *vetus latina* est seule à avoir conservés, par exemple la prière des Juifs en 3,15d-i et la magnifique litanie des huit *ego audiui ex libris maiorum meorum* de la prière d'Esther en 4,17s-aa. Voir *Nova Vulgata Bibliorum Sacrorum editio*, Rome, Libreria editrice Vaticana, 1979, xvi-2155 p.; T. Stramare, *La Neo-Volgata: impresa scientifica e pastorale insieme*, dans *Estudios biblicos*, t. 38, 1979-1980, p. 115-138.

* Cette bibliographie, très sélective, vise à l'utilité. Les lectionnaires y sont inclus, mais non les cantiques vieux latins, dont la bibliographie est trop longue pour être donnée ici. Qu'il suffise d'énumérer les passages de l'Ancien Testament utilisés de la sorte (les chiffres entre parenthèses indiquent des variations de contenu ou de numérotation): Ex 15; Dt 9,26-29; Dt 32,1-43; Jg 5; 1 S 2,1-10; Tb 3,2-6; Tb 13,13-23(18); Jdt 16,1-17(2-21); 2 M 1,24-30; Is 5,1-7(9); Is 26,1-8; Is 38,10-20; Is 66,10-16; Lm 5,1-22; Dn 3,26-45(56); Dn 3,52(57)-88(90); Ha 3; Jon 2,3-10(11), à quoi on peut ajouter la *Confessio Esdrae* (IV Esd 8,20-37) et l'*Oratio Manasse*.

Sparks, W. Thiele, Stuttgart, 1984, xxxii-1980 p. (deux formats: 24,3 cm et 19 cm).

2. Concordances

F.P. DUTRIPON, *Vulgatae editionis Bibliorum Sacrorum Concordantiae*, Paris, 1838, 1875[6]; réimpr. de l'éd. de 1861, Hildesheim, 1979.

– B. FISCHER, *Novae Concordantiae Bibliorum Sacrorum iuxta Vulgatam Versionem* critice editam quas digessit B. FISCHER. T.I: A-C. T.II: D-G. T.III: H-N. T.IV: O-R. T.V: S-Z, Stuttgart, 1977 (y compris *III-IV Esdras* et l'*Oratio Manasse*).

B. VETUS LATINA

1. Édition d'ensemble

Bibliorum Sacrorum Versionis Antiquae seu Vetus Italica, opera et studio D. Petri SABATIER, Reims, 1743; réimpr. anastatique: Turnhout, Brepols, 1976, 3 vol. in-fol. (additur index codicum manuscriptorum quibus Petrus Sabatier usus est [a B. Fischer], 5 p.n.c.).

2. Heptateuque

T. AYUSO MARAZUELA, *La Vetus Latina Hispana*. II. *El Octateuco*, Madrid, 1967 (gloses marginales dans VL 91 à 96).

– U. ROBERT, *Pentateuchi Versio Latina Antiquissima e codice Lugdunensi*, Paris, 1881; U. ROBERT, *Heptateuchi Partis Posterioris Versio Latina Antiquissima e codice Lugdunensi*, Lyon, 1900 (VL 100).

A.V. BILLEN, *The Old Latin Texts of the Heptateuch*, Cambridge, 1927.

– F.C. BURKITT, *The Old Latin Heptateuch*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. 29, 1928, p. 140-146.

a. *Genèse*

B. FISCHER, *Genesis* (VLB 2), Fribourg-en-Br., 1951-1954.

b. *Exode*

– B. FISCHER, *Palimpsestus Vindobonensis*, dans *Beiträge zur Geschichte der lateinischen Bibeltexte* (AGLB, 12), Fribourg-en-Br., 1986, p. 308-438; voir p. 382-438 (VL 101).

– E. RANKE, *Par Palimpsestorum Wirceburgensium*, Vienne, 1871 (VL 103).

– L. ZIEGLER, *Bruchstücke einer vorhieronymischen Übersetzung des Pentateuch aus einem Palimpseste*, Munich, 1883 (VL 104).

– F.C. BURKITT, *The Text of Exodus XL 17-19 in the Munich Palimpsest*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. 29, 1927-1928, p. 146-147 (VL 104).

– A. DOLD, *Versuchte neu- und erstergänzungen zu den altlateinischen Texten im Cod. Clm 6225 der Bayer. Staatsbibliothek*, dans *Biblica*, t. 37, 1956, p. 39-58, 1 pl. (VL 104).

– A. VACCARI, *Frammenti biblici latini dall'Egitto in parte palinsesti (Esodo 8,16-20.28-32; 9,1 d'antica versione latina)*, dans *Biblica*, t. 22, 1941, p. 1-2 (VL 106; à rattacher à VL 105).
C. VERCELLONE, *Variae Lectiones Vulgatae Latinae Bibliorum editionis*. T. I., Rome, 1860, p. 307-310 (VL 102).
B. FISCHER, *Die Lesungen der römischen Ostervigil unter Gregor dem Gr.*, dans *Beiträge zur Geschichte der lateinischen Bibeltexte* (AGLB, 12), Fribourg-en-Br., 1986, p. 18-50; voir p. 29-31 (VL 111).
A.M. CERIANI, *Monumenta Sacra et Profana*, t. I, fasc. 3, Milan, [1914?], p. 229-232 (VL 108).

c. *Lévitique*

– B. FISCHER, *Palimpsestus Vindobonensis* (voir Exode).
E. RANKE, *Par Palimpsestorum* (voir Exode).
– L. ZIEGLER, *Bruchstücke* (voir Exode).

d. *Nombres*

– L. ZIEGLER, *Bruchstücke* (voir Exode).
– B. BISCHOFF, *Neue Materialien zum Bestand und zur Geschichte der altlateinischen Bibelübersetzungen*, dans *Miscellanea G. Mercati*, I (coll. *Studi e Testi*, 121), Vatican, 1946, p. 407-436 (VL 110).

e. *Deutéronome*

– E. RANKE, *Par Palimpsestorum* (voir Exode).
– L. ZIEGLER, *Bruchstücke* (voir Exode).
B. FISCHER, *Die Lesungen* (voir Exode), p. 39-40.

f. *Josué* (voir Heptateuque)

g. *Juges*

– H. GERSTINGER, *Zwei Fragmente einer altlateinischen Übersetzung des Buches der Richter in einem Codex der Bibliothek des Benediktinerklosters Lambach in Oberösterreich*, dans *Mitteilungen des Vereines klassischer Philologen in Wien*, t. 6, 1929, p. 94-107, 1 pl. (VL 107).
– A.V. BILLEN, *The Old Latin Version of Judges*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. 43, 1942, p. 140-149.

3. Ruth

T. AYUSO MARAZUELA, *La Vetus Latina Hispana*. II. *El Octateuco*, Madrid, 1967, p. 308-325 (VL 109).
– J. Cantera ORTIZ DE URBINA, *Vetus Latina - Rut*, Madrid, Barcelone, 1965 (VL 109).

4. I-IV Règnes

B. FISCHER, *Palimpsestus Vindobonensis*, dans *Beiträge zur Geschichte der lateinischen Bibeltexte* (AGLB, 12), Fribourg-en-Br., 1986, p. 308-381 (VL 115).

Inabelle LEVIN, *The Quedlinburg Itala. The Oldest Illustrated Biblical Manuscript*, Leyde, 1985 (VL 116).

M. HAUPT, *Augustissimae Bibliothecae Caes. Reg. Palatinae Vindobonensis ... E. Birk gratulantes qui a bibliotheca sunt Veteris antehieronymianae versionis libri II Regum sive Samuelis cap. X.18-XI.17 et cap. XIV.17-30*, Vienne, 1877 (VL 117).

C. VERCELLONE, *Variae Lectiones Vulgatae Latinae Bibliorum editionis*, t. II, Rome, 1864, passim (VL 93).

R. WEBER, *Les interpolations du livre de Samuel dans les manuscrits de la Vulgate*, dans *Miscellanea G. Mercati* (coll. *Studi e Testi*, 121), Vatican, 1946, p. 19-39.

B. FISCHER, *Lukian-Lesarten in der Vetus Latina der Vier Königsbücher*, dans *Beiträge zur Geschichte der lateinischen Bibeltexte* (AGLB, 12), Fribourg-en-Br., 1986, p. 9-17.

5. I-II Paralipomènes

R. WEBER, *Les anciennes versions latines du deuxième livre des Paralipomènes* (CBL, 8), Rome, 1954 (109 et la quasi-totalité des témoins et des citations).

J. CARMIGNAC, *Les devanciers de S. Jérôme. Une traduction latine de la recension καίγε dans le second Livre des Chroniques*, dans *Mélanges Dominique Barthélemy* (coll. *Orbis Biblicus et Orientalis*, 38), Fribourg (Suisse) et Goettingue, 1981, p. 31-50.

6. Esdras (Esdras-Néhémie, III Esdras)

Th. DENTER, *Die Stellung der Bücher Esdras im Kanon des Alten Testamentes. Ein kanongeschichtliche Untersuchung*, Diss. Fribourg (Suisse), 1962.

[P.-M. BOGAERT], *Esdras-Nehemie in der Vetus Latina*, dans *Vetus Latina. 30. Arbeitsbericht der Stiftung; 19. Bericht des Instituts*, Beuron, 1986, p. 26-27 (VL 123).

a. *Esdras-Néhémie*

B. BISCHOFF, *Neue Materialien*, (voir Nombres), p. 410-419 (VL 125).

W. BAARS, *Einige Bemerkungen zu einem altlateinischen Text von Nehemia*, dans *Vetus Testamentum*, t. 8, 1958, p. 425.

D. DE BRUYNE, *Fragments d'anciennes versions latines tirés d'un glossaire biblique* dans *Bulletin du Cange (Archivum Lat. Medii Aevi)*, t. 3, 1927, p. 113-120.

b. *III Esdras (LXX: Esd A)*

- R. WEBER, *Biblia Sacra* ..., Stuttgart, 1969, t. II, p. 1910-1930 (forme ancienne et vulgate).
- P. SABATIER, *Bibliorum Sacrorum Latinae Versiones Antiquae seu Vetus Italica*, Reims, 1743, t. III, p. 1038, 1040-1067 (versio altera ex Ms. Colbertino [Paris, B.N., lat. 111]).
- D. DE BRUYNE et B. SODAR, *Les anciennes traductions latines des Machabées* (coll. *Anecdota Maredsolana*, 4), Maredsous, 1932, p. XL-XLIII (sur le rapport entre les deux formes).

7. Esther

- R.B. MOTZO, *La versione latina di Ester secondo i LXX*, dans *Annali della Fac. di Lettere della R. Università di Cagliari*, t. 1-2, 1926-1927, p. 263-350; réimpr. dans R.B. MOTZO, *Ricerche sulla letteratura e la storia giudaico-ellenistica*, Rome, 1977, p. [121]-[208].
- C.H. ROBERTS, *The Antinoopolis Papyri*. I, Londres, 1950, p. 28-29 (non identifié); identification par J. MOREAU, dans *Chronique d'Égypte*, t. 27, 1952, p. 319-320.
- D. DE BRUYNE, *Une nouvelle préface de la traduction hexaplaire de saint Jérôme*, dans *Revue bénédictine*, t. 31, 1914-1919, p. 229-236.

8. Tobie

- J. BLANCHINUS, *Vindiciae Canonicarum Scripturarum*, Rome, 1740, p. CCCXLVII à CCCLIX (VL 143).
- P. SABATIER, *Bibliorum Sacrorum Latinae Versiones Antiquae seu Vetus Italica*, Reims, 1743, t. I, p. 706-743 (VL 148, 150, 7, 143).
- A.M. CERIANI, *Monumenta Sacra et Profana*, t. III, fasc. 1, Milan, [1914?], p. 210-223 (VL 135).
- F. VATTIONI, *La Vetus Latina di Tobia nella Bibbia di Roda*, dans *Revista Catalana di Teologia*, t. 3, 1978, p. 173-200 (VL 62).
- F. VATTIONI, *Tobia nello «Speculum» e nella prima Bibbia di Alcalà*, dans *Augustinianum*, t. 15, 1975, p. 169-200 (voir BBL VI, n° 126; VL 109).
- J. BELSHEIM, *Libros Tobiae, Judit, Ester ... ex codice olim Freisingensi nunc Monacensi*, Throndhjem, 1893 (édition peu sûre; VL 130).
- P.-M. BOGAERT, dans *BBL* VI, n°s 482-483.

9. Judith

- P.-M. BOGAERT, *Un témoin liturgique de la vieille version latine du livre de Judith*, dans *Revue bénédictine*, t. 77, 1967, p. 7-26 (VL 152).
- P.-M. BOGAERT, *La version latine du livre de Judith dans la première Bible d'Alcala*, dans *Revue bénédictine*, t. 78, 1968, p. 7-32, 181-212 (VL 109).
- P.-M. BOGAERT, *Recensions de la vieille version latine de Judith*, dans *Revue bénédictine*, t. 85, 1975, p. 7-37 (VL 151); p. 241-265 (VL 130); t. 86, 1976,

p. 7-37 (VL 131 et 153); p. 182-217 (VL 7, 62, 132); t. 88, 1978, p. 7-44 (VL 148, 150, 133, 134, 149; 145, 147, 123, 158; 157).
- *Vetus Latina. 18. Arbeitsbericht der Stiftung; 7. Bericht des Instituts*, Beuron, 1974, p. 19-20.
- A. GIL ULECIA, *Un intéressant lectionnaire gothique inconnu*, dans *Sacra Pagina* (coll. *Bibliotheca Ephemeridum theologicarum Lovaniensium*, 12-13), Paris, Gembloux, 1959, t. I, p. 208-215.

10. I-II Maccabées

D. DE BRUYNE et B. SODAR, *Les anciennes traductions latines des Machabées* (coll. *Anecdota Maredsolana*, 4), Maredsous, 1932.
H. DÖRRIES, *Passio SS. Machabeorum: die antike lateinische Übersetzung des IV. Makkabäerbuches* (*Abhandlungen ... Göttingen*, Philol.-hist. Kl. III, 22), Goettingue, 1938, p. 115-117.
G.D. KILPATRICK, dans *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, t. 215, 1963, p. 10-22 (un nouveau manuscrit).

11. Job

a. *Vetus Latina*

- F.C. BURKITT, *The Old Latin and the Itala* (coll. *Texts and Studies*, IV,3), Cambridge, 1896, p. 8-9, 32-34.
J. ZIEGLER, *Randnoten aus der Vetus Latina des Buches Iob in spanischen Vulgatabibeln* (*Sitzungsberichte ... München*, Philos.-hist. Kl., 1980, 2), Munich, 1980 (VL 91-96).
BBL, t. VI, n° 408.

b. *Traduction hexaplaire de Jérôme*

- P. DE LAGARDE, *Des Hieronymus Uebertragung der griechischen Uebersetzung des Iob*, dans *Mittheilungen*, t. II, Goettingue, 1887, p. 189-237 (VL 132, 161).
- C.P. CASPARI, *Das Buch Hiob (1,1-38,16) in Hieronymus's Uebersetzung aus der alexandrinischen Version nach einer St. Gallener Handschrift saec. viii* (*Christiania Videnskabs Forhandlinger* 1893, 4), Christiania, 1893 (VL 160, 132, 161).
S. BERGER, *Notice sur quelques textes latins inédits de l'Ancien Testament*, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et d'autres bibliothèques*, t. 34,2, Paris, 1893, p. 119-152; voir p. 129-134 (VL 162).

12. Psautier

a. *Psautiers romains et vieux latins apparentés*

- R. WEBER, *Le Psautier romain et les autres anciens Psautiers latins apparentés* (CBL, 10), Rome, 1953.

b. *Psautier augustinien*

- I. BLANCHINUS, *Vindiciae Canonicarum Scripturarum*, Rome, 1740, p. 1-278 (VL 300).
- A. DOLD et A. ALLGEIER, *Der Palimpsestpsalter im Codex Sangallensis 912* (TAB, I, 22-24), Beuron, 1933 (VL 304).
- M. ALTBAUER, *Psalterium Latinum Hierosolymitanum*, Vienne, 1978 (facsimilé, VL 460).

c. *Psautier hexaplaire, ou gallican, de saint Jérôme*

- *Psalmi* (BVR, 10), Rome, 1953.
- B. FISCHER, dans *Der Stuttgarter Bilderpsalter Bibl.Fol.23 Württembergische Landesbibliothek Stuttgart*. II. *Untersuchungen*, Stuttgart, 1968, p. 223-288 (VL 422).

d. *Psautiers espagnols*

- L. BROU, *Le Psautier liturgique wisigothique et les éditions critiques des Psautiers latins*, dans *Hispania Sacra*, t. 8, 1955, p. 337-360.
- T. AYUSO MARAZUELA, *La Vetus Latina Hispana*. V. *El Salterio*, Madrid, 1962 (forme A, du *Cavensis*, VL 189, dans la deuxième colonne).
- T. AYUSO-MARAZUELA, *Psalterium uisigothicum-mozarabicum* (*Biblia Polyglotta Matritensia*, VII. *Vetus Latina*, 21), Madrid, 1957 (forme B).

e. *Psautier milanais*

Breviarium Ambrosianum, Milan, 1857, 4 vol.

- M. MAGISTRETTI, *Manuale Ambrosianum ex codice saec. XI*. Pars Prima. *Psalterium et Kalendarium*, Milan, 1905 (VL 400-402).

f. *Psautier savant*

- A. AMELLI, *Liber Psalmorum iuxta antiquissimam latinam versionem nunc primum ex Casinensi cod. 557 in lucem profertur* (CBL, 1), Rome, 1912 (VL 136).

g. *Histoire du texte*

- P. CAPELLE, *Le texte du Psautier latin en Afrique* (CBL, 4), Rome, 1913.
- Francisca MERLO et J. GRIBOMONT, *Il Salterio di Rufino*, (CBL, 14), Rome, 1972.
- B. FISCHER, *Lateinische Bibelhandschriften im frühen Mittelalter* (AGLB, 11), Fribourg-en-Br., 1985, p. 407-415.

13. Proverbes

a. *Vetus Latina*

- A. VOGEL, *Beiträge zur Herstellung der alten lateinischen Bibel-Uebersetzung*.

Zwei handschriftliche Fragmente aus dem Buche des Ezechiel und aus den Sprüchwörtern Salomo's, Vienne, 1868 (VL 165).
- A. DOLD, *Die altlateinischen Proverbientexte im Codex 25.2.36 von St. Paul in Kärnten*, dans *Biblica*, t. 19, 1938, p. 241-259, 2 pl. (VL 165, 166).
- C.U. CLARK, *Some Itala Fragments in Verona*, dans *Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences*, t. 15, 1909, p. 5-18, 1 pl. (VL 168).
- J. SCHILDENBERGER, *Die altlateinischen Proverbien-Randlesungen der Bibel von Valvanera in der Vulgata-Inkunabel 54 V 35 des Escorial*, dans *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*, t. 5, 1935, p. 97-107 (VL 94).
- J. SCHILDENBERGER, *Die altlateinischen Texte des Proverbien-Buches*. I. *Die alte afrikanische Textgestalt* (TAB, I, 32-33), Beuron, 1941.

b. *Version hexaplaire de saint Jérôme*

- A. AMELLI, *Sacrorum bibliorum antiquissimae latinae versionis Fragmenta*, dans *Miscellanea Cassinese*, I, Mont-Cassin, 1897, *Biblica*, p. 8 (VL 160).
- D. DE BRUYNE, *Étude sur les origines de la Vulgate en Espagne*, dans *Revue bénédictine*, t. 31, 1914-1919, p. 373-401; voir p. 385-393 (B. FISCHER, dans AGLB, 11, p. 50-53).
- A. VACCARI, *Recupero d'un lavoro critico di S. Girolamo*, dans *Scritti di erudizione e di filologia*. II (coll. *Storia e letteratura*, 67), Rome, 1958, p. 82-146, 1 pl.; voir p. 84-114.

14. Ecclésiaste

- S. BERGER, *Notice* (voir Job, traduction hexaplaire), p. 139-140 (VL 160).
- M. REVILLA, *La Biblia de Valvanera y el códice Ovetense de los Evangelios*, El Escorial, 1920, p. 35 (VL 94).
- A. VACCARI, *Recupero* (voir Proverbes, traduction hexaplaire), p. 114-121.

15. Cantique des Cantiques

a. *Vetus Latina*

- D. DE BRUYNE, *Les anciennes versions latines du Cantique des Cantiques*, dans *Revue bénédictine*, t. 38, 1926, p. 97-122 (VL 169, 170).

b. *Traduction hexaplaire de saint Jérôme*

- A. VACCARI, *Recupero* (voir Proverbes, traduction hexaplaire), p. 121-146.
- Solange SAGOT, *Le « Cantique des Cantiques » dans le « De Isaac » d'Ambroise de Milan. Étude textuelle et recherche sur les anciennes versions latines*, dans *Recherches augustiniennes*, t. 16, 1981, p. 3-57.

16. Sagesse

- W. THIELE, *Sapientia Salomonis* (VLB, 11/1), Fribourg-en-Br., 1977-1985.

17. Ecclésiastique (Siracide)

- W. THIELE, *Sirach (Ecclesiasticus)* (VLB, 11/2), Fribourg-en-Br., 1987, 80 p. (première livraison).
- *Sapientia Salomonis. Liber Hiesu filii Sirach* (BVR, 12), Rome, 1964, p. 105-375.
- C. DOUAIS, *Une ancienne version latine de l'Ecclésiastique. Fragment publié pour la première fois, accompagné du fac-similé du manuscrit visigoth*, Paris, 1895 (VL 171).
- A. WILMART, *Nouveaux feuillets toulousains de l'Ecclésiastique*, dans *Revue bénédictine*, t. 33, 1921, p. 110-123 (VL 171).
- D. DE BRUYNE, *Le prologue, le titre et la finale de l'Ecclésiastique*, dans *Zeitschrift für die alttest. Wissenschaft*, t. 47, 1929, p. 257-263.
- D. DE BRUYNE, *Étude sur le texte latin de l'Ecclésiastique*, dans *Revue bénédictine*, t. 40, 1928, p. 5-48.
- W. BAARS, *On a Latin Fragment of Sirach*, dans *Vetus Testamentum*, t. 15, 1965, p. 280-281.

18. Prophètes

a. *Éditions d'ensemble*

- E. RANKE, *Par Palimpsestorum* (voir Exode) (VL 177).
- *Die Konstanz-Weingartener Propheten-Fragmente in phototypischer Reproduktion*. Einleitung von P. LEHMANN, (*Codices Graeci et Latini photographice depicti*. Suppl. 9), Leyde, 1912 (VL 175).
- A. DOLD, *Konstanzer altlateinische Propheten- und Evangelienbruchstücke mit Glossen nebst zugehörigen Prophetentexte aus Zürich und St. Gallen* (TAB, 1, 7-9), Beuron, 1923 (VL 175, 176).
- A. DOLD, *Neue St. Galler vorhieronymische Propheten-Fragmente der St. Galler Sammelhandschrift 1398b zugehörig* (TAB, 1, 31), Beuron, 1940 (VL 176).

b. *Isaïe*

- R. GRYSON, *Esaias* (VLB, 12/1), Fribourg-en-Br., 1987, 1988 (deux fascicules parus).
- R. GRYSON, *Le recueil arien de Vérone (Ms. LI de la Bibliothèque capitulaire et feuillets inédits de la collection Giustiniani Recanati). Étude codicologique et paléographique* (coll. *Instrumenta Patristica*, 13), Steenbrugge, 1982 (VL 183).
- B. FISCHER, *Die Lesungen* (voir Exode), p. 31-34 (VL 111).
- C. LAMBOT, *North Italian Services of the Eleventh Century. Recueil d'« Ordines » du XIe siècle provenant de la Haute-Italie* (coll. *Henry Bradshaw Society*, 67), Londres, 1931 (VL 31).
- G. MERCATI, *Alcuni frammenti biblici di antica versione latina. I. Tre frammenti d'Isaia*, dans G. MERCATI, *Nuove note di letteratura biblica e cristiana antica* (*Studi e Testi*, 95), Vatican, 1941, p. 95-126, pl. II-V (VL 192).

- A. WILMART, *Trois nouveaux fragments de l'ancienne version latine des Prophètes*, dans *Revue bénédictine*, t. 26, 1909, p. 145-162 (VL 181).
- W. BAARS, *Een weinig bekende oudlatijnse tekst van Jesaja 53*, dans *Nederlands theologisch tijdschrift*, t. 22, 1967-1968, p. 241-248 (VL 108).

c. *Jérémie*

F.C. BURKITT, *The Old Latin* (voir Job), p. 81-92 (VL 180).
A. DOLD, dans A. DOLD et A. ALLGEIER, *Der Palimpsestpsalter* (voir Psautier augustinien), p. 29*-37*, 2 pl. (VL 180).
R. GRYSON, *Le recueil arien* (voir Isaïe), p. 94-97 (VL 183).

d. *Jérémie-Baruch*

P. SABATIER, *Bibliorum Sacrorum Latinae versiones antiquae seu Vetus Italica*, Reims, 1743, t. II, p. 737-749 (VL 185, 188, 142).
J. BLANCHINUS, *Vindiciae Canonicarum Scripturarum*, Rome, 1740, p. CCXCIV-CCCXIII (VL 142).
L. TOSTI, *Libri Baruch versio quae ab editis differt*, dans *Bibliotheca Casinensis*, t. I, Mont-Cassin, 1873, *Florilegium*, p. 284-287 (VL 137).
G. HOBERG, *Die älteste lateinische Übersetzung des Buches Baruch*, Fribourg-en-Br., 1902 (VL 133; édition insuffisante).
- L. MATTEI-CERASOLI, *Liber Baruch secondo il testo del codice biblico Cavense* (*Analecta Cavensia*, 1), Badia di Cava, 1935 (VL 189).
- *Liber Hieremiae et Lamentationes ex interpretatione Hieronymi ... quibus additur Liber Baruch secundum recensionem theodulfianam* (BVR, 14), Rome, 1972, p. 309-347.
- M. HUGLO, *Fragments de Jérémie selon la Vetus Latina*, dans *Vigiliae Christianae*, t. 8, 1954, p. 83-86.
- Lectures de Baruch 4,36-5,9 (2ᵉ dim. de l'Av.), 6,1-6 (Circoncision), 4,21-29 (1ᵉʳ dim. d'oct.), 2,11-15 (2ᵉ dim. d'oct.), 3,24-37 (3ᵉ dim. d'oct.), dans le *Missale Ambrosianum*.
- J. LE MOYNE, art. *Prophètes. Baruch*, dans *Dictionnaire de la Bible. Supplément*, t. 8, fasc. 44, 1969, col. 724-736.
- P.-M. BOGAERT, *Le nom de Baruch dans la littérature pseudépigraphique: l'Apocalypse syriaque et le livre deutérocanonique*, dans *La Littérature juive entre Tenach et Mischna* (coll. *Recherches bibliques*, 9), Leyde, 1974, p. 56-72.
- P.-M. BOGAERT, *Le livre deutérocanonique de Baruch dans la liturgie romaine*, dans *Mélanges liturgiques offerts au R.P. Dom Bernard Botte*, Louvain, 1972, p. 31-48.

e. *Ézéchiel*

- C.U. CLARK, *Some Itala Fragments in Verona*, dans *Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences*, t. 15, 1909, p. 5-18, 1 pl. (VL 182).
- C. LAMBOT, *North Italian Services* (voir Isaïe), p. 13 et 30 (VL 31).

- P.-M. BOGAERT, *Le témoignage de la Vetus Latina dans l'étude de la tradition de la Septante. Ézéchiel et Daniel dans le Papyrus 967*, dans *Biblica* 59, 1978, p. 384-395.

f. *Daniel*

- B. BISCHOFF, *Neue Materialien* (voir Nombres), p. 420 (VL 191).
- F.C. BURKITT, *The Old Latin and Itala* (voir Job), p. 6-8, 18-31 (VL 180).

g. *Les Douze Prophètes*

- A.W. HADDAN et W. STUBBS, *Councils and Ecclesiastical Documents Relating to Great Britain and Ireland*, I, Oxford, 1869, p. 195-197 (VL 111).
- R.W. HUNT, *Saint Dunstan's Classbook from Glastonbury. Codex Bibliothecae Bodleianae Oxon. Auct. F 4/32* (coll. *Umbrae Codicum Occidentalium*, 4), Amsterdam, 1961 (VL 111).
- M. STENZEL, *Das Dodekapropheton in Überstetzungswerken lateinischer Schriftsteller des Altertums*, dans *Theologische Zeitschrift*, t. 9, 1953, p. 81-92.
- M. STENZEL, *Die Konstanzer und St. Galler Fragments zum altlateinischen Dodekapropheton*, dans *Sacris Erudiri*, t. 5, 1953, p. 27-85.
- M. STENZEL, *Zur Frühgeschichte der lateinischen Bibel*, dans *Theologische Revue*, t. 49, p. 97-103.

B-5198 *Denée*,
Abbaye de Maredsous.

Pierre-Maurice BOGAERT,
Professeur à la Faculté de théologie de l'U.C.L.